
maze

ÉTÉ 2017 64

DOMAINE NATIONAL
DE SAINT-CLOUD

ROCK EN SEINE

25.26.27 AOÛT 17

THE XX
PJ HARVEY
FLUME
FRANZ FERDINAND
CYPRESS HILL
AT THE DRIVE IN
THE KILLS
MAC DEMARCO
FAKEAR • RONE • MØ
JAIN • TY SEGALL
THE PRETTY RECKLESS
...

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD
MÉTRO BOULOGNE - PONT DE SAINT-CLOUD

BILLETTERIE SUR ROCKENSEINE.COM,
FNAC.COM, DIGITICK.COM
ET POINTS DE VENTE HABITUELS.

RATP

Kronenbourg SAS

















ÉDITO

La saison s'achève, les résultats sont tombés : les deux mois, deux semaines ou deux jours de vacances débutent ou sont peut-être déjà passés. Pourtant, l'éternel refrain de l'été bat une nouvelle fois son plein. Les villes se vident et prennent un nouveau rythme. Les plages observent des flots incessants de touristes avides de relaxation. Les médias tournent au ralenti, les lois passent mais les oppositions peinent à se structurer et préparent déjà la rentrée.

Pour autant, il y a rarement autant de réflexion, de retour sur soi qu'en été. Cette pause d'un environnement pourtant si commun a pour bénéfice de permettre de penser à demain, d'imaginer la suite. Au singulier, cela peut s'appliquer pour nos existences, c'est l'été que nous construisons l'année qui va suivre. Au pluriel, cela s'applique pour les projets que nous mènerons ensemble demain.

Au sein de ce soixante-quatrième numéro du magazine Maze, vous voyagerez. Nous l'avons pensé à la fois comme une rétrospective de notre saison 2016-2017 qui s'achève, mais aussi comme une prospective de ce qui va suivre, l'année prochaine mais aussi les suivantes. Nous avons vécu beaucoup de choses ensemble, ce n'est pas un été qui va nous arrêter.

Nous nous retrouverons en septembre dans les kiosques numériques, plus motivés que jamais à faire perdurer cet invincible été.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion :4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.
RNA :W502002188. SIREN :751793555.
ISSN :2259-7867. CPPAP :0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Illustration de couverture : Christelle Perrin pour Maze Magazine

CE MOIS

N°64

STYLE

6 60 heures à Dublin
10 60 heures à Stockholm
14 60 heures à Cracovie

ACTUALITÉ

18 Scolarité en France : Une structure chancelante
20 Montée en puissance d'une islamophobie mondiale
22 « Bloody Hell ! » l'enfer des règles en Asie du Sud
32 Les enchères françaises prisées par les visiteurs
42 Lettre ouverte à Simone Veil : merci pour nos utérus
51 Éléctions locales au Népal : une première en 20 ans

CINÉMA

24 Hal Hickel dévoile les secrets de Rogue One
28 Le prix du succès : Show-biz, paillettes et racket
44 Rétrospective Tarkovski : un poète dans le cinéma

LITTÉRATURE

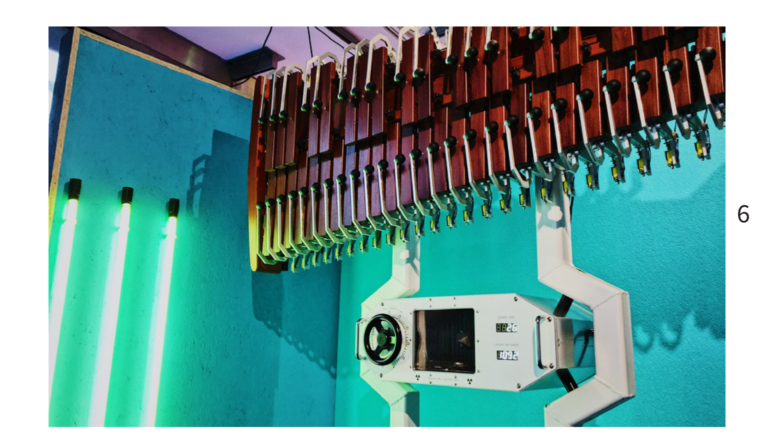
30 Mon frère, le poisson
48 Sexto ou déclaration d'amour ? Le guide littéraire !
50 Viser la Lune, d'Anne-Fleur Multon : les bonnes idées

ART

34 Zoo Project : « Pas encore d'ici, plus jamais de là-bas »

MUSIQUE

46 Le temps est bon au festival Vie Sauvage



6



34



42



44

60 HEURES À DUBLIN

Adeptes de rock, de pubs et de vie estudiantine, cette escale européenne est faite pour vous. Il est temps de poser vos valises à Dublin pour quelques jours, afin de découvrir une ville atteinte du syndrome de Peter Pan ; tout le monde y est physiquement adulte mais mentalement, chacun·e reste un·e éternel·le adolescent·e qui prend la vie du bon côté.

Sofia Touhami

Berceau du rock de U2 et des Cranberries, lieu d'inspiration pour quelques un·e·s des plus grand·e·s écrivain·e·s de leur époque -Oscar Wilde, Samuel Beckett, Bram Stoker ou encore James Joyce- Dublin est un foisonnement continu d'idées. Qu'elles soient bonnes et mènent à un éclair de génie, ou mauvaises et finissent dans une bagarre alcoolisée, traditionnelle en Irlande, elles ont au moins le mérite de puiser leur fondement dans l'atmosphère féerique que leur procure la merveilleuse capitale irlandaise. Dublin est une ville qui ne dort jamais, où on ne vieillit jamais. Tout le monde a l'air d'être un peu jeune et un peu vieux à la fois, comme si tout le monde refusait de grandir pour maintenir le plus longtemps possible la candeur enfantine qui rend le monde plus facile à vivre.

The future trip better hurry up

L'avantage et l'inconvénient de la capitale irlandaise est qu'on peut – et qu'on doit – y aller sur un coup de tête, en préparant son voyage quelques jours voire quelques heures avant le départ. En effet, pour profiter pleinement de tous les trésors naturels et autres écrins de verdure qui font la fierté des irlandais, il faut impérativement que le soleil soit de la partie. Autrement, la pluie gâche tout. C'est impossible de se promener en montagne et dans les vallées quand le ciel décide de déverser toute son eau d'un seul coup.

Il y a pléthore de billets d'avion low-cost qui relient à peu près toutes les capitales d'Europe à Dublin, le tout pour moins de cinquante euros aller-retour. Voilà donc une bonne raison de s'envoler outre-manche un vendredi soir où l'on ne sait pas vraiment comment occuper son week-end.

Sunday Sunny Sunday

Il suffit de quelques rayons de soleil pour faire briller Dublin. L'architecture irlandaise garde des traces de la vie ouvrière qui a marqué son passé. Par quelques pirouettes d'aménagement urbain, la capitale a très vite su faire entrer ses bâtiments dans une ère hipster avant l'heure. Les briques rouges typiques des corons révèlent tout leur éclat dès la plus petite exposition à la lumière du doux soleil irlandais. Cette couleur brute si particulière est encore plus mise en valeur par les ornements floraux qui grimpent librement sur tous les murs des bâtiments, tous plus accueillants et charmants les uns que les autres.

En banlieue, beaucoup de petites maisons offrent chacune un charme singulier et se suffisent à elles-mêmes pour attirer le regard. Dans le centre-ville en revanche, les rues sont composées de superpositions d'édifices imposants qui semblent marquer leur territoire face à quiconque oserait défier leur grandeur. Du très célèbre Trinity College, en passant par la lugubre prison de Kilmainham Gaol ou encore la Cathédrale Christ Church, toutes les constructions semblent avoir été placées à des carrefours stratégiques de la ville pour en rappeler sa magnificence.



Temple Bar, Dublin - (c) Sofia Touhami

Summer rain

Malheureusement, avec 120% d'humidité et quatre cents jours de pluie par an, Dublin ne peut pas toujours offrir ses belles lumières aux touristes qui lui rendent visite. Heureusement, les activités intérieures sont nombreuses et très originales. Outre la célèbre usine Guinness, visitée chaque année par des milliers de personnes, il existe bien d'autres musées insoupçonnés qui méritent toute notre attention.

Si vous ne deviez retenir que trois musées à visiter en priorité, rendez-vous tout d'abord à la National Gallery of Ireland. L'édifice tout en longueur abrite les œuvres les plus inattendues qui soient. Les salles d'exposition se succèdent en alternant subtilement art irlandais et maîtrise européenne. Van Gogh, Goya et le Caravage tiennent par la main les célèbres Leech et O'Conor dans un tourbillon de styles et d'influences défiant toute mixité culturelle existante.

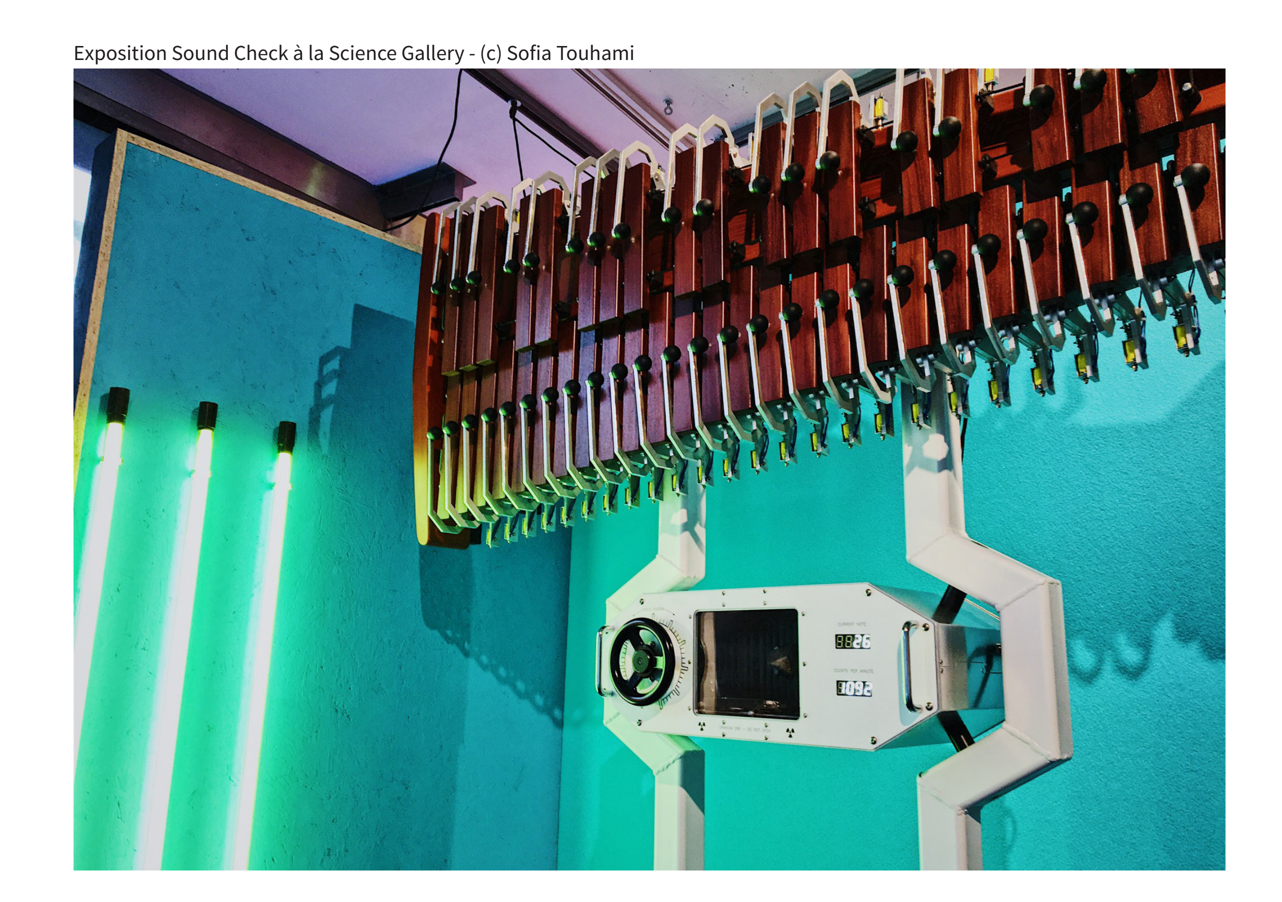
Après ce gros morceau de culture picturale, il serait bon de vous rendre dans une plus petite structure mais tout aussi intéressante. Le National Museum of Ireland, section archéologie, est tout indiqué si vous aimez les détails. Des robes, des poignards, des céramiques, des bijoux de toutes origines sont réparti·e·s dans une structure circulaire époustouflante, presque plus impressionnante que la collection qu'elle héberge.

Enfin, le coup de cœur de la tournée des musées revient à la Science Gallery de Dublin. Affilié au Trinity College, cet endroit propose en ce moment une exposition intitulée Sound Check et ce serait une grande erreur de ne pas y entrer. Le son est par définition entendu, parfois écouté quand l'attention de l'auditeur est au rendez-vous. Sound Check s'est lancé le défi de vivre le son avec d'autres sens que la traditionnelle ouïe. Les visiteurs créent leurs partitions, inventent leur musicalité en touchant, en parlant, en cognant, en soufflant sur des inventions tout droit sorties d'un film de Georges Méliès. Tirer sur des cordes, parler à une mangeoire à oiseaux, s'asseoir sur une balançoire, pédaler sur un vélo ; tous ces gestes banals sont à la base de découvertes sensorielles inédites, à expérimenter en exclusivité à la Science Gallery.

En bref, Dublin est une ville de passage pour quiconque souhaite se déconnecter de sa réalité le temps d'un weekend. L'atmosphère festive et la chaleur humaine qui se dégagent de cette ville la rendent irrésistible aux féru·e·s de voyage. On ne peut que vous conseiller de sauter le pas et de vous plonger dans une douche irlandaise le plus vite possible.

National Gallery of Ireland - (c) Sofia Touhami

Exposition Sound Check à la Science Gallery - (c) Sofia Touhami



60H À STOCKHOLM

Tout comme la plupart de ses voisines nordiques, la capitale suédoise cohabite de toutes parts avec l'eau. Les quatorze îles de tailles variées qui la composent s'articulent autour de la plus petite, Gamla Stan, qui est également la vieille ville.

Marie Puzenat

Stockholm en quelques mots c'est :du vert, du design et une certaine douceur de vivre, qui appelle à ralentir son rythme. Qu'on se balade dans le Djugarden ou au bord de l'eau, qu'on visite le musée ABBA ou qu'on flâne dans les galeries de design, à Stockholm on prend son temps et on vit plus tranquillement, plus paisiblement.

Voir et visiter

Katarinahissen, ascenseur public situé au cœur de la capitale : la vue sur la ville à laquelle il mène est imprenable.

Djurgården ou le poumon vert de la capitale :ce parc, ancien domaine de chasse royal, est une île à part entière, située en plein centre de la ville. C'est une bulle de tranquillité, où résident seulement 800 personnes. L'île abrite également plusieurs musées importants de Stockholm (Vasamuseet, un musée consacrée au Vasa, un vaisseau de guerre de la Couronne suédois qui sombra seulement quelques minutes après le début de son voyage, Moderna Museet, le musée d'art moderne, ainsi que le musée ABBA).

Stadshuset, l'hôtel de ville : posé au bord de l'eau, l'imposant et magnifique bâtiment imaginé par Ragnar Ostberg, en plus d'être le lieu de travail d'une partie de l'administration suédoise, accueille chaque année les prix Nobel pour une cérémonie des plus fastes.

Stadsbiblioteket, bibliothèque municipale :cette incroyable bibliothèque circulaire, aux parois tapissées de livres dans toutes les langues, a été conçue par l'architecte Erik Gunnar Asplund, dans un style illustrant parfaitement le néoclassicisme scandinave. La vue sur la ville depuis la colline juste derrière la bibliothèque est à ne pas rater !

Se balader au bord de l'eau :La ville étant un archipel, difficile de passer à côté des balades le long de la mer Baltique ou du lac Mälar. Les 57 ponts permettant de relier toutes les îles entre elles permettent d'imaginer une infinité d'itinéraires et de balades.

Prendre le bus pour aller sur les îles alentour :l'archipel de Stockholm regorge de petites îles plus jolies les unes que les autres, toutes accessibles par l'efficace réseau de bus.

Où et quoi manger ?

Hermitage, restaurant végétarien sis dans le quartier de Gamla Stan.
Snickarbacken 7, café et concept store :installé dans d'anciennes écuries, dans un bâtiment datant du 19e siècle, Snickarbacken 7 est avant tout un lieu d'exposition et une boutique à la sélection pointue et soignée. Toutefois la cuisine du café, délicieuse et fraîche, vaut le détour.

Hermans Tradgardscafe, restaurant végétarien :un généreux buffet végétarien, une devise poétique - Give peas a chance (littéralement « Donnons une chance aux petits pois » avec un jeu de mot sur peas qui signifie petits pois mais est aussi très proche phonétiquement de



Matias Larhag

peace, qui signifie paix - et une belle vue sur tout Stockholm, que demander de plus ?
Rosendal stradgard, cantine en pleine air : située dans les jardins botaniques du Djurgården, c'est le lieu idéal pour manger dehors, par un jour de beau temps.

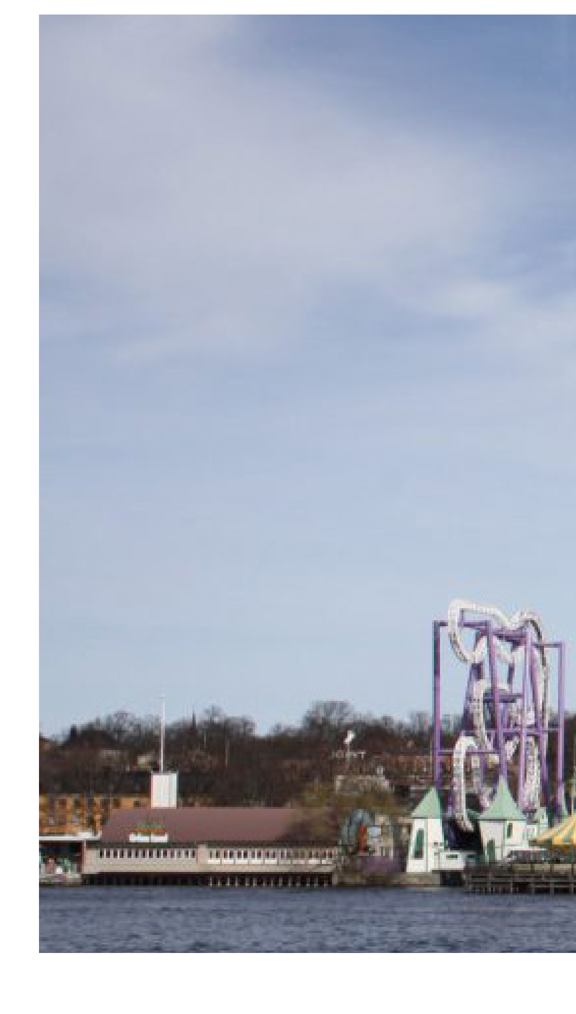
Made in Sweden

La mode : Cos, & Other Stories (deux marques du groupe H&M), Acnes Studios (marque du groupe ACNE, « Ambition to Create Novel Expressions ») Filippa K... À elles seules, ces quatre marques connues à l'international, permettent d'avoir un bref aperçu du style à la suédoise, c'est à dire minimaliste, sobre, contemporain et avant-gardiste. Les prix étant quelque peu élevés, pour faire de bonnes affaires, il sera plus judicieux de se tourner vers des friperies, comme Stockholm Stadsmission Second Hand. C'est l'endroit parfait pour trouver à des prix dérisoires des jeans Acne Studios ou des pièces Filippa K.
Le design : les magasins de design sont nombreux dans la ville. Petits créateurs ou grandes enseignes, à vous de choisir : il y en a pour tous les styles et toutes les bourses. Pour les amoureu·ses·x de design, la Nordiska Galleriet est à voir !

En plus

Fotografiska, le musée de la photo, installé dans un ancien bâtiment en briques de la douane.
Moderna museet, le musée d'art moderne de la ville.
Le métro : la majorité des stations du métro sont des œuvres à part entière et rendent les trajets sous terre agréables à l'œil (Solna, Stadion, T-Centralen, Kungstradgarden ou encore Radhuset sont particulièrement remarquables).

DR





Tatiana Lapina

60H À CRACOVIE

Cracovie, surnommée la belle polonaise, est considérée comme la capitale de cœur des Polonais·e·s (Varsovie étant l'officielle). C'est une ville en pleine revitalisation regorgeant d'églises, de musées, dans un large éventail de styles allant du gothique au baroque. Les attributs se multiplient pour décrire cette métropole universitaire qui fut également capitale royale et qui reste aujourd'hui le symbole de la nation polonaise.

Charlotte Jouhanneau

Le vieux Cracovie

Rynek Glowny est le premier endroit à visiter lorsque l'on se balade dans le vieux Cracovie. Cette place de marché est la plus grande place médiévale d'Europe, et accueille à toute heure de la journée des animations, des stands et des commerces, principalement de l'artisanat local. Entourée de cafés et de restaurants, c'est une place vivante, dynamique et colorée. Sur Rynek Glowny s'élève un impressionnant palais de la Renaissance, l'ancienne « Halle aux draps » du XIVe siècle ainsi que la basilique Sainte-Marie, chef d'œuvre du XVe siècle et symbole de Cracovie.

Avec un centre ville principalement piéton, Cracovie se visite très facilement à pieds. Les commerces, les restaurants, les bars y sont presque tous concentrés. Il est possible de se promener en calèche tout autour de la grand place. À travers de fantastiques architectures gothiques, renaissance et baroques, Cracovie prouve l'appartenance de la Pologne à l'Europe.

Wawel

Le château du Wawel, reconstruit au début du 15e siècle, évoque la splendeur des palais italiens de la Renaissance. Palais royal, caserne, entrepôts, ce lieu évolua au rythme de l'histoire tragique de la Pologne. Aujourd'hui parfaitement restauré, on peut y visiter des appartements royaux. À proximité se trouve la cathédrale du Wawel qui a vu le couronnement de tous les souverains polonais. Elle est décrite comme un panthéon national.

Au pied des fortifications se trouve une statue de dragon, légende et symbole de la fondation de la ville.

Kazimierz, le quartier juif

Entièrement vidé de ses 80 000 habitants durant la Seconde Guerre mondiale, ce quartier est devenu le quartier préféré des étudiant·e·s et des artistes. Seules quelques centaines de jui·ve·f·s y vivent encore aujourd'hui.

Au début des années 1990, Steven Spielberg vient tourner La Liste de Schindler dans ce quartier, ce qui a contribué à la renaissance du lieu. Il



DR

est aujourd'hui possible de visiter les lieux de tournage du film, pour connaître la tragique histoire des jui·f·ve·s polonai·se·s.

Bien que ce quartier se soit complètement transformé en quelques années, la culture juive reste néanmoins très présente à travers l'art, la musique et la cuisine. Il est également possible de visiter les cimetières et les synagogues, dont une seule sert aujourd'hui de lieu de culte.

Les mines de Sel de Wieliczka

À une dizaine de kilomètres de Cracovie et inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, Wieliczka est le site touristique le plus visité de Pologne, grâce à ses mines de sel, les plus anciennes du monde, datant du 13e siècle.

Les visites nécessitent un billet d'entrée et s'effectuent avec un guide pour découvrir l'histoire et les secrets des mines, visiter des lacs salins et la chapelle Sainte-Cunégonde.

Auschwitz

Il est difficile de visiter Cracovie sans voir des publicités pour un « Auschwitz Tour ». Dans la vieille ville, des agences proposent des excursions à Auschwitz. Passer par une agence pour se rendre à Auschwitz est la solution la plus simple :elles offrent des visites comprenant le transport et la visite guidée des camps de concentration. Bien que les nombreuses publicités dans Cracovie peuvent déranger, visiter Auschwitz reste quelque chose de fort, d'émouvant et perpétue le devoir de mémoire. Presque 70 ans après la libération du camp, le musée est confronté au tourisme de masse.

Les bonnes adresses

Pour un brunch :Kolanko no 6, 17 rue Jozefa, propose un buffet à volonté fait maison et de qualité, pour environ 5 euros, dans le quartier juif Kazimierz.

Pour manger de la nourriture traditionnelle polonaise : Pod Wavelem, Świętej Gertrudy 26-29. Ce restaurant traditionnel vous permettra de déguster des Pierogis, le plat national le plus typique de la cuisine polonaise.

Plus gastronomique: Le piano rouge, au 46 Rynek Główny. C'est un club de Jazz restaurant, dans un cadre très original, baroque et romantique. Les prix sont plus élevés, mais restent raisonnables :environ 25 euros par personne.

Pour manger végétarien :WieloPole, 3 rue Wielopole, et Nova Krova, 12 rue Wolnica Square.

Le meilleur glacier :Good Look, que l'on retrouve sur Wolnica Square et Nowy Square, en centre ville.

Cracovie offre une multitude de choses à faire et à voir, avec des excursions en dehors de la ville. Il est intéressant d'y séjourner au moins 4 jours. Au niveau du budget, mis à part les excursions, les visites, les restaurants et les bars restent très bon marché. C'est une ville magnifique et agréable qui vous fera aimer la culture polonaise.



DR

Cinéma

SCOLARITÉ EN FRANCE
UNE STRUCTURE CHANCELANTE

Selma Borges

Le 5 juillet, les résultats du baccalauréat furent dévoilés à tous les lycéen·ne·s de France. Le précieux diplôme n'est pourtant pas cette année la garantie d'une poursuite d'études satisfaisante. La confusion qui règne parmi les élèves, bachelier·ère·s ou non, provoque une remise en question de la scolarité en France, à tous les degrés du cursus.

Trop d'élèves pour redoubler

La procédure de redoublement n'est désormais plus automatique en cas de difficultés des élèves. Dès le primaire, les enfants sont contraints de passer dans la classe suivante quel que soit leur niveau. Comment comprendre ce que l'on apprend sans en avoir acquis les bases ? Accumuler des enseignements dans ces conditions, d'une année sur l'autre, risque d'accentuer sans cesse le retard d'un·e enfant qu'une classe redoublée aurait peut-être aidé.

Au lycée, cela est encore plus compliqué, particulièrement en Ile de France. Les jeunes ayant échoué au baccalauréat sont elles et eux aussi refusé·e·s au redoublement. C'est une menace très angoissante, car sans le baccalauréat, iels ne peuvent accéder à l'université. En filière générale (Littéraire, Scientifique, Economique et Sociale), trouver un emploi dans le domaine auquel on s'est consacré, sans aucun diplôme post baccalauréat, est presque impossible. Etant donné que les jeunes de terminale sont en général âgé·e·s de plus de 16 ans, aller à l'école ne leur est plus obligatoire. Les autres lycées sont alors en mesure de refuser leur candidature.

Accès à l'université par tirage au sort

Pour la rentrée 2017, les universités se sont trouvées dans une impasse. Il a fallu diminuer le nombre d'étudiant·e·s. Cependant, ne prendre que les meilleur·e·s des lycéen·ne·s serait aller à l'encontre du principe de l'université en France : donner l'opportunité à tout·e élève qui a su obtenir le baccalauréat de poursuivre en études supérieures.
Un professeur d'histoire en lycée nous a confirmé qu'un système de tirage au sort a été mis en place. Des élèves particulièrement persévérant·e·s et bien noté·e·s ont donc reçu des réponses négatives, parce qu'iels n'ont pas eu la chance d'être tiré·e·s au sort.

Souffrir de la mauvaise réputation de son lycée

A leur entrée en seconde, les collégien·ne·s se voient attribuer un lycée de secteur.
Une dérogation est très difficile à obtenir, et la mauvaise réputation d'un lycée, due par exemple aux résultats décevants qu'il présente en moyenne, peut susciter de graves conséquences une fois en terminale.
De très bon·ne·s élèves qui souhaitent être accepté·e·s en BTS, (Brevet de Technicien Supérieur), peuvent être refusé·e·s dans cette filière sélective à cause du lycée dans lequel iels étudiaient. Un lycéen de Seine et Marne, fraîchement diplômé d'un bac ES, raconte comment procède son établissement, qu'il préfère ne pas nommer, et sa difficulté à trouver une poursuite d'études :

« De nombreux camarades de ma classe et d'autres terminales ont été refusé·e·s dans des universités et des BTS, malgré leurs bons résultats. Les seuls endroits qui m'ont accepté sont des universités « pastilles vertes », celles qui doivent le faire automatiquement. Mais celles-ci ne m'intéressent pas du tout... »

Avant les épreuves du diplôme de fin d'année, les professeurs doivent donner un avis « favorable » ou « non favorable » à chaque élève. « Mon lycée n'accepte pas les redoublements, mais ils nous ont dit que, « pour faire crédible », ils imposaient un quota d'avis « non favorables ». Donc certains auront un avis « non favorable » parce qu'il faut respecter ce quota... », explique notre lycéen.

Ces différentes mesures semblent dues à un manque de places à l'université. L'accueil de personnes étrangères en France est souvent pointé du doigt, et nombreu·x·ses sont ceux et celles qui estiment que si l'on interrompait l'immigration, on laisserait davantage de jeunes français·es accéder à l'enseignement supérieur. Nous pouvons nuancer cette observation : le baccalauréat est nécessaire afin d'entrer à l'université. Par conséquent, la démarche mise en œuvre pour accepter les étudiant·e·s étranger·ère·s dans les universités françaises requiert une étude particulière à chaque dossier. Sans compter les élèves accueilli·e·s dans le cadre de projets d'échanges liant les universités françaises à celles d'autres pays, les jeunes étranger·ère·s doivent répondre à des conditions précises pour avoir le droit de rejoindre les bancs de nos universités et pour, de plus, obtenir une carte de séjour. Vous pouvez, pour vous faire une idée, consulter le site officiel de l'administration française.

Certains filières surchargées, d'autre quasiment vides

Alors pourquoi tant de difficultés ? En nous penchant sur la procédure APB (Admission Post Bac), nous nous apercevons que la majorité des fameuses « pastilles vertes » -filières qui acceptent automatiquement les étudiants- sont axées sur les sciences humaines, telles que les facs de Lettres, d'Histoire, etc. De plus, il y a un déséquilibre conséquent entre les différents établissements, qui se remarque au niveau master. Alors que le master 1 de Médiation Culturelle de la Sorbonne Nouvelle propose 170 places pour la rentrée prochaine, seulement 5 étudiant·e·s se sont inscrit·e·s en 2016 en master 1 recherche de Littérature, Savoirs et Culture Numérique à Paris-Est Marne-la-Vallée, (UPEM).

L'écart est impressionnant et témoigne encore une fois de l'importance que l'on accorde à la notoriété du lieu où l'on étudie. Cependant, les jeunes universités telles que celle de Marne-la-Vallée commencent à faire leurs preuves grâce aux bons résultats qu'elles enregistrent et au nombre d'étudiant·e·s qui trouvent un emploi à l'issue de leurs études, même dans les filières consacrées aux sciences humaines. Selon le site de l'UPEM, l'insertion professionnelle des étudiant·e·s est proche de cent pour cent, six mois après l'obtention du master Edition, Livre papier et numérique.

Finalement, peut-être faut-il attendre quelques temps la reconnaissance des universités les plus récentes et la « repopularisation » des voies littéraires ? ■

MONTÉE EN PUISSANCE D'UNE ISLAMOPHOBIE MONDIALE

Une bouffée de haine semble avoir enflammé plusieurs pays du globe suite à l'éclatement du terrorisme djihadiste. En Europe, aux Etats-Unis, les mesures de défense pleuvent pour «assurer» la sécurité des citoyens. De même, l'Asie semble vouloir prendre des mesures préventives.

Phane Montet

L'islamophobie : on pourrait croire à une mode. Une mode dangereuse pointée du doigt par la communauté internationale dans beaucoup (trop) d'endroits du globe. Plusieurs pays du monde la suivent depuis quelques années déjà. L'Europe où de jeunes musulmans se font attaquer à l'acide, comme ce fut le cas à Londres à la fin du mois de juin 2017. Les Etats-Unis surveillant leurs frontières et Donald Trump qui, en signant son décret contre l'immigration, interdit à certains pays (Irak, Iran, Yémen, Libye, Somalie, Soudan, et Syrie -pays pour la plupart musulmans) d'avoir un visa pour les Etats-Unis, même en ayant un statut de réfugié.

Enfin l'Asie flirte doucement avec la tendance, et notamment l'Asie du Sud-Est qui compte parmi ses pays les plus virulents et violents face aux communautés musulmanes. On pourrait parler du Vietnam qui interdit tout visa aux personnes venant d'un pays musulman; de l'Inde qui, dans certains États à majorité hindou laisse émeutes et discriminations contre les musulmans se faire sans bouger -allant même parfois jusqu'aux meurtres, qui restent impunis ; notamment celui de l'adolescent musulman Junaid Khan il y a quelques semaines, qui s'est terminé par plusieurs émeutes et manifestations de la part de la population. On peut également citer les luttes intestines entre musulmans chiites et sunnites en Indonésie. Et les Philippines qui veulent imposer dans une région du pays une carte d'identité spécialement conçue pour les musulmans afin «d'aider» les autorités à mieux gérer cette communauté en cas d'attentats, d'attaques ou d'émeutes.

Mais attardons nous ici sur l'objet du film de Barbet Schröder *Le vénérable W* : la Birmanie.

Un exemple frappant : la Birmanie

Depuis plusieurs années déjà (depuis 1978 selon les archives récoltées par le cinéaste dans son film) la minorité musulmane des Rohingya est malmenée et persécutée par certains birmans car ils ne sont pas considérés comme faisant partie du pays. Mais depuis le début des années 2000 un moine nommé Ashin Wirathu attise colère et xénophobie contre les communautés musulmanes du pays, en particulier contre les Rohingya, victimes de pogroms, de lynchages et d'autres atrocités dans tous les villages où le moine vient prêcher.

Une illustration de Sam Brewster pour Usbek & Rica pour l'article « le bouddhisme va-t-il se radicaliser » du 4 juin 2017 (pas de titre).

La Birmanie a longtemps été un pays fermé aux étrangers, et ce n'est que depuis peu que ses frontières se sont ouvertes partiellement, et seulement aux touristes : car étranger et touriste semblent être deux concepts opposés dans ce pays composé à 90% d'une population bouddhiste (et dont seulement 4% sont des musulmans). En effet, les touristes sont chaleureusement accueillis par les Birmans dans les zones « ouvertes » car ils sont une preuve d'ouverture, de nouveauté et d'une certaine forme de liberté aux yeux de la population. L'étranger, au contraire, vient s'immiscer dans le pays pour le faire sien : c'est un être « autre » qui ne correspond pas à la personnalité birmane et qui n'est là que pour la pervertir, et même la faire disparaître.

C'est exactement selon cet angle que Wirathu voit les Rohingya, et plus largement les musulmans de Birmanie. Dans sa bouche, les qualificatifs se bousculent pour les désigner : « étrangers », « indésirables », « kalars », qui est un mot négatif birman pour désigner les musulmans, et même « chiens ». Ils sont ceux qui veulent détruire la race birmane et leur religion, ils veulent s'approprier leurs terres et leurs descendances. Ils sont cet « Autre », cette altérité qui risquerait, toujours selon Wirathu, d'envahir et de faire disparaître la culture et la « race » birmane.

Dans son discours, répandu grâce aux réseaux sociaux, aux DVD donnés gratuitement par les disciples de Wirathu, et grâce à ses prêches et ses discours, le moine donne une vision parasite, agressive et surtout erronée de cette minorité : les musulmans deviennent les responsables de vols, d'agressions, de viols, et de violences qui ne sont dus en vérité qu'à l'imagination de Wirathu. La peur de l'autre règne, la peur de se confronter à cet autre, et une peur de devenir soi même autre à ce que l'on connaît, à ce qu'on pense être « soi ». Le moine parle lui même « d'épuration de race » qui entraîne un entre soi rarement positif. Son surnom « d'Hitler birman » ne lui a pas été accordé sans raison.

Islamophobie ou xénophobie ?

« Ne prenez pas le mal à la légère en disant il ne m'atteindra pas (…) L'innocent absorbant goutte par goutte finit par se remplir du mal » (extrait du film Le Vénérable W par B. Schröder). Le bouddhisme semble lentement se corrompre pour laisser place dans ce pays à une instrumentalisation idéologique. Mais il est loin d'être le seul et partout dans le monde cette instrumentalisation à l'œuvre cache une méconnaissance de l'islam, un amalgame fait entre citoyen et fidèle, mais aussi une volonté malsaine de polariser les sociétés pour les séparer en différentes communautés ennemies et de globaliser une menace plus ou moins réelle. Un nouveau paradigme du monde se construit où les musulmans sont l'ennemi car ils représentent l'Autre, celui dont on a peur car il représente la différence, mais aussi l'inconnu : ils deviennent les responsables des maux de notre époque.

La propagande et les actes perpétrés en Birmanie contre la communauté musulmane illustrent avec force la montée en puissance de la xénophobie et de l'islamophobie qui se répandent autour du globe. ■

« BLOODY HELL ! »

L'ENFER DES RÈGLES EN ASIE DU SUD

D'après une étude menée par UNICEF, une jeune fille sur trois en Asie du Sud ne savait rien des menstruations avant de le découvrir par elle-même sur le tas…

Sofia Touhami

Pire encore, une étude menée dans l'Ouest-Bengale révèle que 97, 5% des interrogées ne savait absolument pas d'où venait le sang menstruel (Dasgupta et Sarkar 2008). Une telle ignorance quant aux cycles naturels de la vie soulèvent d'énormes questions d'éducation, mais aussi et surtout d'inquiétants problèmes d'hygiène. Comment vivre sereinement ses règles dans un environnement qui bannit la moindre information sur ce que sont les menstruations ? Comment prendre soin de soi quand aucun moyen sanitaire n'est mis à disposition ?

D'où vient le problème ?

Les origines du tabou mis sur les règles varient selon les pays d'Asie Pacifique mais se rejoignent toutes en plusieurs points clés. Le système religieux, tout d'abord, joue un rôle déterminant. L'hindouisme, religion la plus pratiquée en Inde, englobe toutes les sphères de la vie, tant publique que privée. Cette ingérence religieuse dans les moindres recoins de la vie des pratiquant·e·s n'exclut pas l'intimité et la période de règles. Toutes les sécrétions corporelles sont par nature impures aux yeux des hindous, et la personne qui rejette ces substances est elle aussi, toute entière, impure. Le sang menstruel rentrant dans cette catégorie, les femmes, lors de leur période, se mettent à l'écart socialement, pour ne pas contaminer leur communauté. Il s'agit tantôt d'auto-exclusion, tantôt de départ forcé ; on ne sait à quel degré les femmes ont intériorisé ce tabou au point de se distancer par réflexe sans qu'on le leur ordonne.

À la religion viennent se greffer la culture et donc l'éducation. La plupart des jeunes ne savent rien de ce que sont les menstruations parce que leur entourage ne leur a tout simplement pas expliqué. Quand certains éléments de réponse leur sont révélés, ils sont très souvent farfelus et n'aident pas à comprendre à quoi rime l'écoulement de sang. Il serait légitime d'attendre que l'école remplisse ce rôle d'éducation à la sexualité, mais la plupart des professeur·e·s évitent purement et simplement le sujet, ou bien conseillent aux élèves de l'étudier seul·e·s à la maison. Le cercle vicieux est lancé : personne n'est capable d'expliquer correctement le lien entre sexualité, phénomènes corporels naturels et menstruations à d'innocentes jeunes personnes qui ont le droit le plus absolu de comprendre le fonctionnement de leur corps.

Un combat entre culture et hygiène

L'environnement dans lequel baignent les femmes aura beau avoir énormément d'influence sur leur façon de penser, les faits physiologiques sont bien là. On peut convaincre n'importe qui que les règles viennent d'une punition divine ou sont un rite de passage obligatoire, il n'en reste pas moins qu'il faut gérer ce sang et savoir que faire pour prendre soin de son hygiène. Acheter des tampons, une cup menstruelle ou des serviettes hygiéniques paraît tout à fait anodin de par chez nous. Dans la région d'Asie du Sud, c'est une toute autre histoire. Les protections hygiéniques jetables sont non seulement hors budget pour les familles, mais aussi très rares une fois que l'on quitte les grandes agglomérations. Il faut donc faire avec ce que l'on a, c'est-à-dire se protéger avec des vêtements pliés pour absorber le sang.

Cette procédure spartiate est problématique à deux niveaux. D'une part, il a été prouvé que le manque de moyen pour nettoyer et stériliser les vêtements salis provoquent des troubles génitaux, des mycoses et des infections urinaires. L'eau courante est rarement potable dans ces régions, et encore moins dépouillée de ses microbes. Quand une femme a l'occasion de laver ses vêtements sales à l'eau, elle ne fait qu'aggraver la situation en y ajoutant d'autres germes. Encore faut-il pouvoir laver ses vêtements en public à la source ; c'est quasiment mission impossible tant le tabou sur le sang menstruel ronge les esprits des hommes et des femmes dans les villages et les communautés.

Au Népal, 89% des filles subissent une ou plusieurs formes de restriction durant leur période menstruelle.

D'autre part, la situation psychologique des femmes de tous âges est hautement inquiétante. Le manque d'intimité chez soi et dans les lieux publics, l'absence de toilettes distinctes, la peur d'avoir des vêtements tâchés par le sang qui transperce ; toutes ces choses mises bout à bout provoquent fréquemment des dépressions et de l'anxiété chez une classe féminine à bout de force. Ces épreuves mentalement éprouvantes ont des effets néfastes sur la scolarité et l'intégration des femmes. L'étude WaterAid in Nepal 2009 montre que 89% des filles subissent une ou plusieurs formes de restriction durant leur période menstruelle – de l'absence à l'école à l'interdiction de cuisiner chez soi. Les chiffres sont encore plus alarmants au Bangladesh où 33% des femmes ne peuvent pas s'occuper des tâches ménagères durant ces quelques jours. Le confinement, l'exclusion et l'absentéisme répété ont un immense impact sur l'épanouissement scolaire et social des femmes concernées.

Un horizon pas si gris

Heureusement, depuis les premières études bouleversantes concernant la situation sanitaire catastrophique des femmes en 2008, beaucoup d'initiatives efficaces ont été mises en place. Des ONG plus ou moins médiatisées ont pris à bras le corps ce problème pour y mettre un terme. WaterAid, initialement orientée vers la distribution d'eau propre et utilisable partout dans le monde, a très vite compris que l'hygiène des femmes qui ont leurs règles passait aussi par un bon approvisionnement en eau. En conséquence, l'ONG participe activement à l'éveil des consciences en Asie du Sud pour casser le tabou et faire bouger les choses. Des groupes de discussion ont été montés dans les villages pour libérer la parole. D'autres groupes militent pour la réduction des coûts des protections hygiéniques. Si le but n'est pas atteint, ils apprennent alors aux femmes des villages non-approvisionnés à fabriquer leurs propres serviettes. Beaucoup de toilettes pour filles ont été installées dans les écoles, ainsi que des incinérateurs pour brûler les serviettes usagées et les vêtements tâchés.

WaterAid et FANSA (Freshwater Action Network South Asia) tentent d'amener cette préoccupation majeure au sommet de la hiérarchie politique. Pour les aider, les initiatives citoyennes sont et resteront toujours très utiles. On se souvient de la campagne choc entamée par la Jamia Millia Islamia University à New Delhi. Les activistes féministes avaient collé des serviettes floquées de slogans libérateurs, un peu partout dans la métropole. Cela avait choqué beaucoup de puritain·e·s conservat·eur·rice·s en Inde mais avait eu le mérite de secouer le monde occidental puisque l'information avait fait le tour du globe en quelques jours.

Partout dans le monde, le cycle menstruel fait des dégâts parce qu'il n'est soit pas compris, soit pas accepté par une partie significative de la population. Les combats des féministes françaises pour faire tomber les taxes excessives imposées sur des protections hygiéniques, considérées comme des biens de première nécessité et non pas des accessoires futiles, est très noble. Il est légitime de se plaindre chez nous d'une telle injustice. Néanmoins, il ne faut pas oublier qu'ailleurs, la situation est parfois bien pire. Devoir s'exiler en montagne pendant plusieurs jours simplement parce que notre corps nous alerte que tout va bien et qu'il est toujours prêt à enfanter, c'est inacceptable. Les luttes occidentales et orientales devraient, pour bien faire, ne former qu'un seul et grand combat ; celui pour l'acceptation de notre nature la plus pure et la plus saine qui soit.

Jamia Journal - Journal de l'Université Jamia Millia Islamia à New Delhi



Actualité

ANNECY 2017
HAL HICKEL DÉVOILE LES SECRETS DE FABRICATION DE « ROGUE ONE : A STAR WARS STORY »

Nicolas Renaud

Quoi que l'on pense de Rogue One :A Star Wars story, force est de constater qu'il offrait une facture visuelle solide. Le Festival d'Annecy a organisé une rencontre avec le vétéran des effets spéciaux de la société ILM, Hal Hickel. À cette occasion il nous a révélé, en short et en claquettes, quelques secrets de fabrication de ce Star Wars.

Hal Hickel est tombé amoureux des effets spéciaux en découvrant la technique d'animation image par image (stop motion) avec King Kong. Très vite l'animateur phare de cet effet spécial, Ray Harryhausen, deviendra un modèle pour lui.

Son intérêt pour l'univers Star Wars, qu'il a vu enfant, est apparu justement avec la stop motion utilisée par George Lucas. Comme beaucoup de sa génération, l'ouverture avec le Star Destroyer qui déchire l'écran, est un électrochoc.



Utilisation de la stop motion pour Star Wars: L'Empire contre-attaque -LUCASFILM/20TH CENTURY FOX

C'est en 1996 qu'il intègre la société d'effets spéciaux de George Lucas Industrial Light and Magic (ILM) en travaillant sur le second Jurassik

Park (Le monde perdu). Il est alors chargé de l'animation des dinosaures.

Mais c'est quelques années plus tard que son rêve deviendra réalité en travaillant sur la prélogie Star Wars. Il dit avoir été très excité par ce projet, avant d'ajouter « enfin avant qu'elle ne sorte… ». Symbole de la désillusion, qu'on devine immense, il ne veut plus prononcer le nom du personnage Jar Jar Binks. À cette occasion il s'est occupé de donner vie à plusieurs droïdes, mais aussi au seul Yoda numérique de l'épisode 1 (le reste de ses apparitions est une marionnette).

Dorénavant il n'est plus animateur mais superviseur des effets spéciaux, ce qui lui permet de passer plus de temps sur le plateau de tournage.

Récemment il a donc supervisé Warcraft mais surtout le redémarrage de la saga Star Wars avec le Réveil de la Force, et enfin Rogue One. Ce qui l'intéressait avec ce dernier, c'était de revenir au contexte de la trilogie de son enfance (le film se clôt quelques secondes avant Un nouvel espoir).

Le nouveau droïde K2S0

Pour se démarquer de ce qui avait été déjà fait dans la saga, le design de ce nouveau personnage devait l'humaniser en lui donnant des expressions. Pour faire passer de l'émotion par ses yeux l'équipe artistique a cherché à lui ajouter des paupières.

Mais cette idée a été écartée car le résultat était trop connoté cartoon, un peu comme Buzz l'Éclair dans Toy Story. Finalement, l'ambition a été revue à la baisse. Le seul élément d'humanité qui a été retenu est la mobilité des yeux à l'intérieur d'orbites.

Pour lui donner vie on a fait appel à la technique de la motion capture. L'acteur qui incarne les mouvements et la voix de K2S0 est Alan Tudyk, connu pour son travail de doubleur chez Disney (La Reine des neiges, Zootopie, Vaiana…). Mais surtout il avait déjà réalisé cet exercice avec le robot Sonny de I, Robot.

Pour cela il a joué à même le plateau (possibilité introduite avec le Davy Jones de Pirates des Caraïbes) monté sur de courtes échasses afin d'avoir la bonne taille. Cette méthode de travail permet tellement d'améliorer les interactions avec les acteurs qu'ils ont pu improviser au cours des prises.



Version définitive de K2S0 - Copyright Lucasfilm Ltd. 2016



Alan Tudyk joue le droïde K2S0 - Copyright Lucasfilm Ltd. 2016



Plan filmé numériquement par le réalisateur Gareth Edwards - Copyright Lucasfilm Ltd.2016

Bataille spatiale

Le réalisateur Gareth Edwards voulait un traitement bien particulier pour ce Star Wars. Il entendait augmenter le réalisme en ayant recours à une caméra portée prise sur le vif. Comment adopter cette approche avec une bataille de vaisseaux spatiaux ?

Les concepteurs des effets spéciaux ont permis au réalisateur de réaliser lui-même ces plans à l'aide d'une caméra virtuelle. Une animation grossière de l'action lui était présentée à 360° et lui dirigeait sa caméra où il le voulait. Ainsi il pouvait décider au dernier moment de suivre tel ou tel vaisseau qui passait sous ses yeux.

Une telle technique n'est cependant pas nouvelle puisqu'elle a déjà été utilisée par Peter Jackson avec le Hobbit, et James Cameron pour Avatar.

Real Human

Le vrai tour de force de ce Star Wars est l'apparition du personnage de Tarkin (déjà présent dans la trilogie originale) alors que son acteur Peter Crushing est mort depuis 1994. La modélisation numérique d'un visage, ce n'est pas nouveau, cela se fait depuis très longtemps (Hal Hickel a travaillé sur ceux des orcs de Warcraft).

Ici la difficulté est qu'il s'agit d'un visage humain et qui plus est connu par tous les fans. La moindre faille dans le procédé pourrait être fatale pour sa crédibilité.

Cette fois c'est la performance capture qui a été utilisée. Pour cela il fallait un acteur britannique avec l'accent (comme l'original) et qui ne fasse pas d'imitation. C'est Guy Henry qui a été retenu.

Son visage a alors été scanné sous toutes les coutures, avec toutes les expressions possibles, pour le recréer numériquement. Puis muni d'un casque avec une petite caméra et 160 points sur le visage, il a joué les scènes.

Parallèlement à cela le moule du visage de Peter Crushing a été scanné numériquement. Heureusement, celui-ci avait été fait de son vivant pour les besoins d'un film.

Avec toutes ces informations récoltées, les animateurs sont partis de la performance de Guy Henry, pour la transposer sur son double numérique puis sur le modèle numérique de Peter Cushing.

Pour parfaire les différentes expressions, le Tarkin d'Un nouvel espoir a été pris comme modèle de référence. De l'aveu de Hal Hickel, le plus compliqué pour rendre le personnage réaliste est le mouvement du contour des lèvres. Par ailleurs pour que l'illusion soit parfaite il est impératif de bien savoir éclairer le visage sous le bon angle. ■

Ci-contre :
Modélisation numérique de l'acteur avant d'être appliquée sur le personnage - Copyright Lucasfilm Ltd. 2016
Création du personnage Tarkin - Copyright Lucasfilm Ltd. 2016





LE PRIX DU SUCCÈS
SHOW-BIZ, PAILLETTES ET RACKET

Alice Monnery

Six ans après Jimmy Rivière (2011), Teddy Lussi-Modeste fait paraître son deuxième long-métrage, Le prix du succès, avec Tahar Rahim, Roschdy Zem et Maïwenn. Il met en scène Brahim, humoriste en pleine ascension, et cherche à montrer « comment un jeune homme issu d'un quartier périphérique, devenu célèbre, va lutter contre le racket exercé par sa famille et s'éloigner d'eux». Sortie prévue le 30 août 2017.

Une rivalité aux airs d'Abel et Caïn

Deux frères, un succès, une rivalité : dans le dernier film de Teddy Lussi-Modeste, Brahim, une jeune star montante du stand-up incarnée par Tahar Rahim, et son frère et manager, Mourad, interprété par Roschdy Zem, prennent des airs d'Abel et Caïn. D'une rivalité naissante à une rivalité destructrice, la relation entre les deux frères se dégrade peu à peu, dès que Brahim comprend qu'il va devoir se détacher de son aîné pour poursuivre son propre chemin. De l'ambition et des rêves de succès encore plus grands, il en a. Son agent le lui fait bien comprendre : Brahim doit s'éloigner de son frère, de plus en plus incontrôlable, s'il veut faire évoluer sa carrière. «Brahim fait tout son possible pour aider son frère. Mais à un moment, le personnel vient lutter contre le professionnel. Et c'est là que c'est tendu » écrit Tahar Rahim. Pour Mourad, c'est à lui, et à lui seul, que Brahim doit son succès sur la scène. Mais les premières minutes du film nous montrent que c'est à Linda, sa compagne, interprétée par Maïwenn, que Brahim envoie tous ses remerciements. L'histoire fraternelle s'écrira donc sur fond de violence, du sacrifice à la vengeance.

« Les requins les plus dangereux ne nagent donc pas dans le milieu du show-business mais au cœur même de la famille»

Des rivalités, des non-dits et des tensions familiales naît une violence à l'intérieur de la famille, qui n'égale pas celle des haters sur internet à laquelle est pourtant exposé Brahim, comme toute star montante du XXIème siècle. Le film met en avant l'idée que les plus grands ennemis ne sont pas anonymes, cachés derrière leurs écrans, mais au contraire plus proches de soi que l'on ne croit. «Dans mon film, les requins les plus dangereux ne nagent donc pas dans le milieu du show-business mais au cœur même de la famille» écrit Teddy Lussi-Modeste. À l'heure où la violence des haters se fait de plus en plus remarquer et dénoncer sur internet, le film nous rappelle que c'est bien souvent à l'intérieur-même du cercle familial que s'immisce la plus sanglante des violences. Des rires aux larmes, de l'amour à la haine, de l'anonymat à la gloire : le prix du succès.

La notoriété d'un enfant d'immigré, une question universelle

À la fois léger et très sombre, le film nous plonge dans la douce descente aux enfers d'un succès qui rend fou, sans pourtant, peut-être, aller jusqu'au bout de son projet : le film pourrait manquer de simplicité dans la trame narrative, et de complexité dans la représentation des rapports de force entre les protagonistes. Les problèmes soulevés restent tout de même très pertinents. Le show-biz, les paillettes, la notoriété : la famille de Brahim, qui l'a vu évoluer brutalement, ne vient pas de ce monde. Le choix d'inscrire l'histoire dans une famille modeste d'origine maghrébine rend les problématiques du film davantage intéressantes : le groupe et la famille occupent une place si importante qu'ils finissent par primer sur

Cinéma

l'individu. Brahim se retrouve coincé entre une société française qui « a toujours un peu de mal avec la réussite de ses populations immigrées », et sa propre communauté qui « peut lui faire payer son succès s'il n'obéit pas à ses règles ». La question de savoir si Brahim ne doit pas sa réussite qu'à lui-même est centrale, et au cœur du conflit avec son frère, qui développe une forme de jalousie : « un proche peut préférer que vous ne réussissiez pas, surtout si lui est en situation d'échec ». Notons qu'il ne s'agit pas, pour le réalisateur, d'un « film communautaire : c'est un film qui regarde les Hommes et le monde à partir d'une famille qui appartient à une communauté spécifique ».

Dans le film, le succès, cet ambivalent catalyseur, est donc créateur et destructeur. Une phrase, prononcée par Mourad à la fin du film, en résume tout l'enjeu : « Des fois, je me dis que ça aurait été mieux si on n'avait pas réussi. Parce que dans notre monde, si on échoue, on ne dérange personne ». Le prix du succès se payerait-il plus fort que celui de l'échec ? En salles le 30 août 2017, le film de Teddy Lussi-Modeste ne vous coûtera, lui, qu'une place de cinéma.

Kazak Productions



MON FRÈRE, LE POISSON

Frédérique Veilleux-Patry

On ne la présente plus ; Le Vieil homme et la Mer a su conquérir toutes les générations depuis sa publication en 1952. Oeuvre phare et intemporelle, sa simplicité à la fois profonde et symbolique se veut l'un des rares portrait doux de l'homme. Une histoire de compassion, de défaite et de persévérance.



DR

Juilllet 1934. Havana Harbor, Cuba. Photograph in the Ernest Hemingway Photograph Collection, John Fitzgerald Kennedy Library, Boston.

Le Vieil homme et la Mer est un récit mettant en scène Santiago, un pêcheur cubain n'ayant pas eu de prise depuis près de quatre-vingt-quatre jours. Le vieil homme - comme il est adressé tout au long du livre - promet à un jeune garçon et ancien compagnon de pêche de ramener un gigantesque poisson. Il s'éloigne donc des lieux de bancs habituels et ce qui ne se voulait être qu'une pêche chanceuse se transforme en un combat titanesque durant trois jours et trois nuits contre le plus grand et le plus bel espadon qu'il ait jamais croisé.

« Y a personne qui mérite de le manger, digne et courageux comme il est, ce poisson-là. »

Il s'appelait Hemingway

Écrivain, correspondant de guerre, ambulancier, journaliste et pêcheur, Ernest Hemingway est né en 1899 en Illinois. Il publiera entre 1926 et 1952 pas moins de sept romans, six recueils de nouvelles et deux récits autobiographiques. Cet ouvrage lui vaudra de prestigieux prix dont le Nobel de littérature et le Pullitzer.

Il est né d'un père médecin et d'une mère d'ascendance britannique avec qui il entretiendra de houleux rapports. Il passera son enfance entre les cours de

violoncelle imposés par sa mère et les virés à la maison d'été familiale en terre amérindienne, où il découvrira la vie en forêt par l'entremise de son père.

Après la guerre, il ira vivre à Cuba jusqu'en 1960 où il passera le plus clair de son temps à pêcher l'espadon, détaché du moindre vrombissement politique et social, ne présentant de l'intérêt que pour l'actualité littéraire et sportive.

Entre conte et mer

Le livre possède une écriture simple presque minimaliste accessible à tou·te·s comme on pourrait l'attendre d'un conte ou d'un récit biblique. Le discours du vieillard fait tout le roman, partageant dans un long monologue de trois jours sa vision tendre et humaniste des choses. Même les requins qui viennent dévorer l'espadon ne semblent pas échapper à la règle. La vision du vieil homme est humble et semble sortir de toute dualité.

Le titre de roman est parfois sujet à débat. La longueur du texte laissant davantage songer pour certain·e·s à une nouvelle. Même si celui-ci est court, les trois quarts de l'histoire concerne la pêche, permettant ainsi au lecteur de vivre et de ressentir la solitude du vieillard et sa langueur en mer. La poésie s'amorce toujours au détour d'un paragraphe techniquement constructif, fruit de la propre expérience maritime d'Ernest Hemingway.

« L'homme, c'est pas grand-chose à coté des grands oiseaux et des bêtes. Et pourtant, ce que j'aimerais le mieux être, moi, c'est encore cette bête qui tire, là, en ce moment, dans le fond de c't'eau noire. »

Le prénom du vieil homme n'est mentionné qu'une fois dans tout le roman, au début. Ce n'est pas tant la psychologie du personnage, mais plutôt ce qu'il représente ; l'individu n'a ici d'importance que dans son archétype. S'encombrer de noms aurait été superflu ; il est un exemple de ténacité et de dignité. Ses réflexions et sa fraternité s'insèrent dans la longue continuité des choses qu'il commente au gré des vagues. Il se sait de cette continuité et livre avec une grande humilité son récit et sa vision. Il laisse, comme il le dit, aux autres, ceux qui sont payés pour le faire, décider de ce qui est un péché ou non. Un commentaire qui semble rendre le clergé automatiquement désuet, puisque l'amour du vieil homme transcende toute notion du bien et du mal.

Le sel de la terre

Des rêves de lions, le vieux en fait pratiquement tous les soirs. Il raconte comment une fois, alors qu'il naviguait près des berges africaines, il les a vus avec leurs corps vigoureux. Le récit met en exergue le travail manuel qui épuise le corps, mais qui constitue le sel de la terre. Le vieil homme est certes vieux, mais à l'intérieur les rugissements du lion tonnent. Il s'agit de la nature et de la noblesse des combats que l'on peut y retrouver. Cette joute entre lui et le poisson, il la considère belle, masculine, juste. Un poisson dans lequel il s'incarne et dont la mort vaudra la sienne et vice versa. Le récit pose également, par l'entremise du gamin, un portrait de la transmission du savoir. Certes le vieil homme ne peut pas lui donner ses mains tailladées, mais l'amour qu'il porte au jeunot les contient, en un sens. Et cette rareté, les deux personnages semblent en avoir conscience.

« Poisson, dit-il doucement à voix haute, poisson, je resterai avec toi jusqu'à ce que je sois mort. »

L'œuvre a été adapté cinématographiquement plusieurs fois. Les images sont tirées du film d'animation du réalisateur russe Alexandre Petrov. Une coproduction entre le Japon, le Canada et la Russie aura permis de livrer un magnifique court-métrage d'animation de vingt minutes oscarisé en peinture à l'huile.

LES VENTES AUX ENCHÈRES FRANÇAISES PRISÉES PAR LES VISITEURS

Avec l'essor de sites comme Ebay, de nombreuses salles de ventes aux enchères d'objets d'art se sont tournées vers Internet. Beaucoup proposent à leurs clients d'enchérir en ligne grâce à des sites comme interenchères-live.com ou drouotlive.com. Néanmoins, les salles de vente physique restent très fréquentées.

Marie Daoudal

5000 visiteurs par jour se rendent aux célèbres ventes de Drouot Richelieu, à Paris. Si le bilan est plus mitigé en province, les salles de ventes restent néanmoins fréquentées par en moyenne 100 personnes par vente. Mais qui sont ces gens qui se pressent dans les salles de ventes d'art et pourquoi ?

« Notre clientèle se compose à 50% de professionnel·le·s et à 50% de particuliers », explique maître Elsa Joly-Malhomme, de la maison de vente Art-Richelieu, tout en précisant que « cela dépend de la nature des objets proposés à la vente ». On retrouve ainsi des marchand·e·s d'art, des collectionneu·se·r·s et des amat·rice·eur·s, qui se déplacent avant tout pour « voir l'objet ».

C'est le cas de Philippe Laermans Tribol, marchand d'art à Bruxelles, qui se rend dans les salles de ventes aux enchères « dès qu'il le peut ». Pour lui, si Internet permet d'être discret lors de l'acquisition d'une œuvre, la vente physique reste la manière la plus sûre d'acheter. « Il est clair que quand j'enchéris sur Internet, je suis beaucoup plus prudent et j'enchéris moins » explique-t-il. C'est aussi l'avis d'un collectionneur qui souhaite rester anonyme. Cet homme d'une cinquantaine d'années se déplace volontiers pour s'assurer du gabarit d'une sculpture ou de la couleur d'une peinture. Pour acheter, il suit souvent l'adage « je ne crois que ce que je vois », sauf lorsqu'il s'agit de pièces de peu de valeur. Et cette philosophie semble transcender les cultures : Dong Chao, ingénieur chinois et amateur d'art, considère aussi qu'il est « plus facile » d'enchérir lors de ventes aux enchères physiques. « Cela va plus vite, et c'est plus sûr » explique-t-il. « Et je préfère l'ambiance », ajoute-t-il dans un sourire.

Il est vrai que les ventes physiques obéissent à un rituel savamment ordonné. L'objet change de propriétaire au moment où le ou la commissaire-priseur·e prononce le mot « adjugé », qui a une valeur légale. Le traditionnel coup de marteau ne manque alors pas de tomber. Dans la salle, collectionneu·r·se·s et habitué·e·s se jaugent, se saluent, discutent. La salle de vente est un lieu de sociabilité important pour les amat·eur·rice·s d'art, qui sont souvent amené·e·s à se voir de ventes en ventes. Le sociologue Alain Quemin le montre très bien. Dans son étude des salles de vente de Drouot Nord, il explique que « le lieu de vente dépend des caractéristiques des objets vendus, mais il les conditionne en partie ». À chaque salle de vente correspond un public spécifique, au profil sociologique particulier. Selon ce qui est mis aux enchères, on ne retrouve pas les mêmes têtes dans la salle. Ainsi, l'art chinois attire de nombreu·ses·x acheteu·r·se·s venu·e·s de Chine, ce qui n'est pas forcément le cas pour d'autres types d'objets d'art.

« La France reste le grenier du monde »

En France, les amat·eur·rice·s d'art qui fréquentent les salles des ventes sont souvent ce·lles·ux qui ont le temps de le faire. « Il y a beaucoup de retraité·e·s » explique maître Carole Jézéquel, des salles de ventes de Rennes. Ceux-ci ont le temps et la possibilité de se déplacer, deux critères essentiels à la fréquentation d'une salle de vente. La plupart des ventes durent plusieurs heures, il ne faut donc pas être pressé·e.

Mais les retraité·e·s ne sont pas les seul·e·s à avoir



Salle des ventes Drouot, Paris, J.C. FIGENWALD

le temps d'assister aux enchères. Les touristes, et plus particulièrement les touristes étrang·er·ère·s, se rendent fréquemment sur place afin d'assister à des ventes d'objets d'art. « On a beaucoup de client·e·s allemand·e·s, hollandais·es, chinois·es… » assure maître Elsa Joly-Malhomme. « La France reste le grenier du monde », ajoute-t-elle. Une aubaine pour les salles de ventes (surtout à Paris), qui profitent de cette clientèle importante. De nombreuses salles proposent d'ailleurs des catalogues bilingues afin de satisfaire ces client·e·s.

Cependant, assister aux ventes ne signifie pas nécessairement que l'on y participe. « Il y a beaucoup de curieu·ses·x qui ne font qu'observer », explique Gabriel Taveira, qui s'occupe des enchères sur Internet à Drouot Richelieu. Il ne faut pas donc se fier au nombre de personnes présentes dans une salle de vente. Tout le monde ne se rend pas à une mise aux enchères pour acheter quelque chose. Ainsi, Stéphanie Moreau, 30 ans, se rend à Drouot Richelieu pour « voir comment cela se passe et comprendre comment marchent des enchères ». Alexandre Jacquin, 43 ans, explique quant à lui être « intrigué par les collections exposées » et « intéressé par le fonctionnement d'une vente ». Beaucoup de monde pour rien, en somme !

Les salles de ventes aux enchères restent néanmoins des lieux de sociabilité importants dans le monde de l'art. Elles assurent des contacts fréquents entre collectionneurs et marchand·e·s d'art, tout en jouant un rôle d'attraction touristique indéniable. Et si le traditionnel « adjugé » attire encore les curieu·ses·x, c'est tant mieux !

ZOO PROJECT
« PAS ENCORE D'ICI, PLUS JAMAIS DE LÀ-BAS »

Claire Pentier

Il avait écrit cette phrase sur les murs de Paris surpeuplés par ses hommes à tête d'oiseau. Le street-artiste Bilal Berreni, alias Zoo Project, a été assassiné à Détroit en juillet 2013. En mémoire de son œuvre, ses proches et ses collaborateurs lancent une campagne de financement collaboratif qui doit aboutir à un vaste hommage – film, livres, installation – au printemps 2018.

La dernière fois qu'on a eu des nouvelles de Bilal c'était en juillet 2013. Il était parti en mars aux Etats-Unis avec pour projet, entre autres, de descendre le Mississipi en radeau. Pour descendre le fleuve, une règle primordiale : avoir un bateau à moteur, mais pour Bilal ce n'était pas un problème : le moteur, il le peindrait sur les planches de bois. Bilal Berreni, alias Zoo Project, était ce genre de personne qui, en quête de libertés toujours plus vastes, ne se laisse pas contraindre par les schémas que la société nous impose mais cherche à en redéfinir les frontières, les bousculer, les agrandir.

Dès l'âge de 15 ans, Bilal commence à inonder les murs de son quartier, le XXe arrondissement de Paris, d'innombrables fresques en noir et blanc. Au travers de situations à caractère poétique et satirique, souvent peuplées d'hommes à tête d'oiseau, parfois accompagnées de phrases ou de citations, il trouve le moyen de partager ses convictions avec les passants. Pour lui « C'est à l'artiste de faire l'effort d'aller vers les gens, et pas le contraire ».

Jusqu'au jour où les murs ne suffisent plus : Bilal a besoin de voir plus grand, de voir ailleurs, de se renouveler. Il part en Tunisie en 2011, tandis que le Printemps Arabe bat son plein. Alors qu'il dessine au coin des rues, on lui demande de peindre le portrait des fils, des frères, des amis morts pour cette révolution, redonnant ainsi la parole à ces martyrs dont il expose le visage dans les rues de Tunis.

Bilal partira, n'importe où tant que la destination lui est inconnue : du camp de Choucha à la frontière libyenne, jusqu'aux Etats-Unis, en passant par Vladivostok, quand Bilal rentre à Paris il est toujours ailleurs, griffonnant en permanence dessins, pensées, projets en devenir…

Un an après Tunis et la Lybie, en plein hiver, c'est en Laponie qu'il se rend. À Abisko, après quatre heures de marche dans la forêt, il casse la fenêtre d'un cabanon et s'y installe pour deux mois. Il a pour seuls compagnons un poêle à bois, son matériel de dessin, des romans, des recueils de poésie, le fidèle l'*Histoire de l'Art* de Gombrich et quelques ours qui rôdent autour… Il documente de croquis et de notes foisonnantes cette immersion hivernale dans l'objectif de conter son expérience à travers un roman graphique.

En avril 2012, il entreprend un voyage majeur avec son ami et collaborateur, le réalisateur Antoine Page. Ensemble, ils prennent la route au volant d'une camionnette, direction : Vladivostok. Antoine filme, Bilal dessine. Il en résulte un documentaire narré comme un conte, au rythme des rencontres, des pannes et des fresques de Zoo Project…



Rue des mûrier, Paris, Crédit photo : Etienne Lebled

« No limit » est leur mot d'ordre. Mêlant leurs regards, ils peignent dans *C'est assez bien d'être fou* le portrait d'une Russie dont ils décèlent la beauté dans ses failles.

Aussitôt rentré, aussitôt reparti : cette fois aux Etats-Unis pour parcourir la route du Blues. Bilal travaille finalement comme livreur à vélo dans les rues de New-York avant de monter sur un train de marchandises, cherchant la liberté toujours plus loin. Son voyage s'arrête à Cleveland où il passe un bref séjour en prison avant d'atterrir à Détroit. Oubliée la route du Blues, oubliées les rues de New York : il découvre cette ville et son décor post-apocalyptique. Emerveillé par la beauté de cet urbanisme en déclin et le climat qui y règne, fasciné par cette ambiance désordonnée qui offre un monde où tout est à réinventer, c'est là qu'il décide de retourner quelques mois plus tard. Il y sera assassiné en juillet 2013.

Au delà de ses fresques, aujourd'hui quasiment toutes effacées par le temps, Bilal a noirci des pages entières de dessins et rempli d'innombrables carnets d'humour noir. Sa famille, ses amis et ses collaborateurs se sont réunis pour lui rendre hommage et travaillent depuis trois ans sur cet événement qui aura lieu au printemps 2018. Il s'articulera autour de trois axes : la sortie nationale du film *C'est assez bien d'être fou*, l'adaptation de l'installation *Potemkine* réalisée à Odessa en mars 2012 et l'édition d'un coffret de huit livres retraçant l'intégralité de son travail. Un financement collaboratif Ulule a été mis en place afin de permettre à cet hommage de voir le jour de manière indépendante et ainsi respecter son engagement pour un art s'adressant à tous.

Bilal ne fût pas tué au cœur de la révolution arabe, pas non plus dévoré par un ours, ni même noyé dans le Mississippi, il se trouva au coin d'une rue de Detroit, rattrapé par la société même à laquelle il cherchait de donner un sens.
Trop tôt, trop violemment, mais l'esprit de Bilal perdure, imprégné à coup de pinceaux dans le souvenir d'innombrables passants : « J'ai crié des mots. J'ai hurlé sur les toits. Société, tu m'aura pas. »* ■

*phrase peinte en regard d'une de ses fresques parisiennes

Pour plus d'information sur le projet et le soutenir :

https://fr.ulule.com/zoo-project-hommage/

https://www.zoo-project.com/hommage/

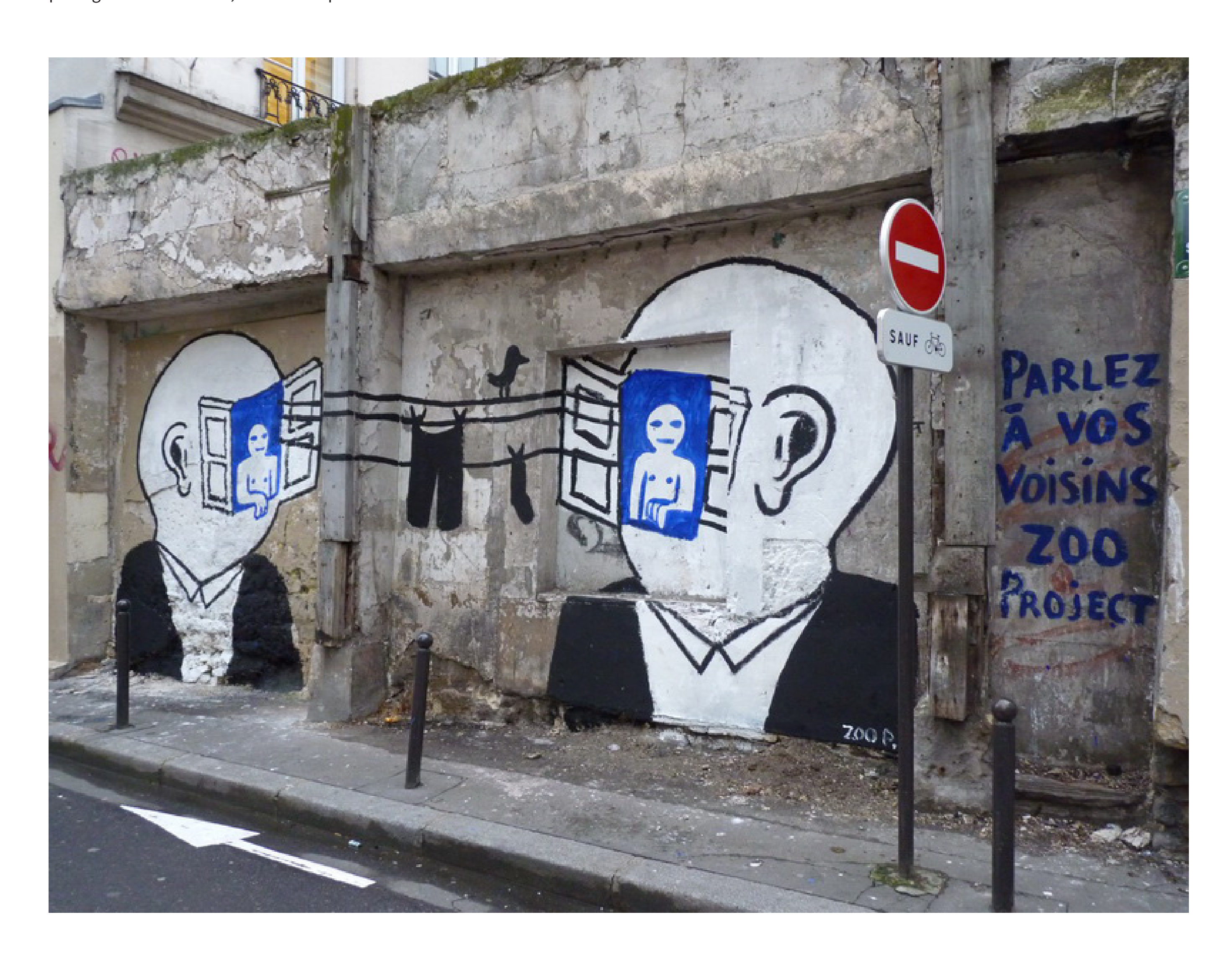
https://www.cestassezbiendetrefou.com/



rue des Pyrénées, Paris Crédit photo : Vitostreet



passage Saint-Sebastien, Paris Crédit photo : Vitostreet



Tunis, 2011. Crédit photo : Emilien Bernard



Art

Camp de Choucha, Tunisie 2011. Crédit photo : Zoo Project



Art

Lac Baikal, Russie, 2013. Crédit photo : Antoine Page



Art



Canal de l’Ourcq, Paris. Crédit photo : Tom Menigault

LETTRE OUVERTE À SIMONE VEIL
MERCI POUR NOS UTÉRUS

Hortense Raynal

La ministre de Valéry Giscard d'Estaing, rescapée de la Shoah, nous a quitté le 30 juin dernier, alors qu'elle allait avoir 90 ans.

Chère Simone Veil,

Je me souviens de ma lecture de votre autobiographie Une vie, il y a quatre ans maintenant. Évidemment, comme vous étiez une grande dame, je n'étais pas sans ignorer votre parcours, mais j'ignorais tout de votre vie. Au fil des pages, j'ai découvert successivement une jeune fille intelligente et courageuse, une femme indépendante et puissante, une dame respectable et éminente. Je n'étais alors pas vraiment consciente du patriarcat, du sexisme ordinaire, notamment. Grâce à vous, Simone, en 2013, ma conscience alors s'éveille. Dans l'ouvrage dont le titre a été emprunté à Maupassant, vous exposiez votre incroyable parcours sans jamais être dans le pathétique, avec sagesse et droiture. C'est cette force que j'ai admirée en vous.

C'est cette force que j'ai admirée, Simone Jacob, quand j'ai su votre expérience des camps et de la Shoah. Cette force incroyable qui vous a poussée à vous reconstruire, notamment en devenant une brillante magistrate après que votre mari, Antoine Veil, vous a fait renoncer à la carrière d'avocate… Nous étions alors dans les années 1950 et les femmes étaient placées sous le joug de leur mari, ne l'oublions pas. Vous reconstruire aurait déjà pu être amplement suffisant. Mais vous ne vous en êtes pas contentée, en femme pugnace que vous étiez : vous avez aussi souhaité reconstruire la France en devenant ministre.

C'est cette force qui m'a frappée lorsque j'ai regardé votre discours dans l'hémicycle du Palais Bourbon pour défendre le projet de loi sur la dépénalisation de l'IVG devant « une assemblée presque exclusivement composée d'hommes » comme vous l'aviez déjà fait remarquer alors. À l'heure où l'Assemblée se féminise, en 2017, avec presque 40 % de femmes députées, je ne peux



Simone Veil en mars 1991. Photo Jean-Marc Charles. Gamma Rapho.

que penser à votre époque avec émotion. En espérant que ces femmes veillent sur votre loi.

C'est cette force politique qui me frappe encore, cette force de réunifier par votre combat les camps politiques. Je ne suis pas du bord politique que vous défendiez, mais mes engagements de citoyenne en faveur des valeurs de démocratie, de justice, de paix, de solidarité, de respect des droits humains, s'unissent aux vôtres. Et l'union fait la force.

C'est cette force d'engagement, justement, en faveur de l'Europe, de la reconnaissance du statut de l'infirmière indépendamment du médecin, et bien sûr de l'Interruption Volontaire de Grossesse, qui a fait naître mon estime. 29 novembre 1974, il y a 43 ans, la loi était votée par des députés de gauche comme de droite. Un peu moins de 20 ans avant ma naissance, vous me faisiez déjà un beau cadeau. Celui d'être maîtresse de mon corps et de mon utérus. Vous m'offriez également l'insouciance, la liberté et l'ivresse des corps. Vous faisiez ce cadeau à toutes les femmes françaises.

Cette force de caractère, enfin, qui m'électrise lorsque je visionne vos moments de colère justifiés, lorsque je vous vois prononcer un « non » autoritaire face à des hommes politiques. Vous n'étiez « pas commode » comme on dit, fallait pas vous emmerder, Simone.

Vous êtes un modèle pour moi comme pour tant d'autres. Vous étiez une femme, quasiment une sur-femme ? Si oui, alors tout en restant vraie et en gardant vos blessures bien réelles. Vous étiez vivante, vous étiez survivante. Vous aviez un utérus, comme nous toutes, mais vous avez fait en sorte que nous n'en soyons pas dépendantes. Vous étiez vous. Merci.

RÉTROSPECTIVE TARKOVSKI
UN POÈTE DANS LE CINÉMA

Du 26 juin au 12 juillet, la Cinémathèque française a mis à l'honneur le cinéaste russe Andreï Tarkosvki en offrant au public parisien une rétrospective complète de son oeuvre associée à la ressortie par Potemkine de ses cinq premiers films.

Noé Cornuau

Répondant en 1978 à un journaliste qui lui demandait s'il se souciait des réactions du public face à son œuvre, Andrei Tarkovski s'exprime ainsi : « Je ne peux pas travailler dans un cinéma où l'on doit contenter tout le monde. Je veux travailler dans un cinéma où l'on m'attend et j'attends que ce film soit reçu comme une médecine ».

Plus de trente ans après la mort du cinéaste russe, les films de Tarkovski sont plus que jamais vénérés ; la composition parfaite de ses plans nous émerveille toujours autant, leur souffle est toujours aussi pénétrant. Succès et reconnaissance ne furent pas tout aussi généraux du vivant du réalisateur qui passa sa vie à se battre pour travailler.

Pionnier

Né en 1932 en URSS, Andrei Tarkovski est le réalisateur de sept longs métrages. Dès son premier film, L'Enfance d'Ivan, le réalisateur se distingue au festival de Venise où il remporte le Lion d'Or. Rapidement, les critiques lui donnent le rôle de pionnier d'un nouveau genre du cinéma russe. Tarkovski rompt indéniablement avec les standards cinématographiques soviétiques de Sergueï Eisenstein. Ce dernier construit, à partir de son expérience théâtrale, une théorie intellectualiste et dialectique du cinéma basée sur le montage .

Pour faire simple, la juxtaposition de deux plans permettrait l'émergence d'une idée et Eisenstein cherche avant tout à réussir à transmettre cette idée au spectateur. Cette conception du cinéma ne pourrait être plus éloignée de celle de Tarkovski. Selon lui, ce qui définit le cinéma et le distingue des autres arts est sa capacité à sculpter le temps, à le matérialiser sur une pellicule. Tout l'enjeu de ses films sera alors de retranscrire la sensation de l'écoulement du temps, d'où les longs plan-séquence qui parcourent son œuvre. Le cinéaste russe ne cherche pas à construire un propos que l'on pourrait traduire par une thèse bien définie ; chacun de ses films retranscrivent le déploiement de la vie dans ce qu'elle a de plus organique.

Rien donc de plus erroné que de les rejeter en les taxant d'intellectualisme abusif. Au contraire, on voit rapidement à quel point ce cinéma est sensitif, tant ses images et sa bande sonore sont habitées par les éléments naturels, l'eau stagnante dans La Zone de Stalker, la boue dans laquelle l'adolescent bâtit une cloche dans Andreï Roublev, ou encore le feu final dans Le Sacrifice.

Contemplation

D'une certaine façon, il faut prendre Tarkovski au sens littéral. Lorsque dans Andreï Roublev il filme une gourde de lait se déverser dans une rivière, il ne faut pas comprendre cela comme un symbole, une allégorie à déchiffrer. La force de Tarkovski réside dans le fait que ses images nous touchent d'elles-mêmes ; on ne les comprend jamais totalement mais on ressent leur richesse. Au fond, le lait se mêlant à l'eau est une image déjà pleine de sens, pas besoin de trouver des sous-titre. Par sa maîtrise de la composition et par sa direction d'acteur et ses mouvements de caméra, les films de Tarkovski dégagent une atmosphère et une contemplation qu'on ne retrouve nulle part.
Ils deviennent chacun un tout organique.



Sven Nykvist pour Le Sacrifice (1986) Andreï Tarkovski

Alors oui, nous allions peut-être un peu fort en disant qu'il n'y avait rien à déchiffrer. Tarkovski a bien un système symbolique mais il se déploie au cours de chacun de ses films. Le sens d'une image n'est pas fixe, il se développe comme un être vivant. La chute dans la deuxième scène du Miroir a d'abord un rôle uniquement dramatique ; ce n'est que plus tard, par sa répétition que ce motif devient symbolique.

De la même façon que son cinéma cherche à retrouver la vie, ses personnages en crise cherchent un absolu, un temps perdu. Tous ses films se déroulent dans un monde après la catastrophe, dans les ruines d'un monde perdu, que ce soit dans son premier film où le jeune Ivan évolue sur le front de la Seconde Guerre mondiale ou dans Le Miroir où le personnage principal est en train de mourir. Les personnages qui peuplent ce monde sont en dérive, à la recherche d'un point d'accroche. Cette perte de repère peut se retrouver dans la séquence du Miroir où les cheveux de la mère cachent son visage, la transformant en monstre. Où trouver un sens ? Où trouver son identité ?

Le cinéaste esquisse plusieurs réponses ; elles viennent le plus souvent des faibles, des enfants et des fous, et consistent en un acte de foi, d'amour. Cherchant une identité, Tarkovski réussit le pari fou de peindre la Russie toute entière à chaque film. Il représente la violence qui la déchire dans ses deux premiers films. Pour répondre à cette violence, Tarkovski conjure les traditions et la famille qui permettent le ressourcement. En un sens, il se détourne du cinéma soviétique pour retourner à la tradition intellectuelle russe, à la culture unificatrice.

Hors cadres

Pourtant, ces interrogations métaphysiques ne plaisent pas au réalisme socialiste prôné par le régime soviétique qui ne cesse de l'empêcher de produire ses films. En 1982, après avoir réalisé seulement trois films en quinze ans, Tarkovski décide de s'exiler en Italie où il réalise Nostalghia. Il part ensuite en Suède, invité par Bergman, où il tourne son dernier film, Le Sacrifice, avec Sven Nykvist. En décembre 1985 lui est diagnostiqué un cancer du poumon qui lui sera fatal. Il meurt le 29 décembre 1986 à 54 ans.

Ingmar Bergman à propos de Tarkovski :

« Quand je découvris les premiers films de Tarkovski, ce fut pour moi un miracle. Je me trouvais, soudain, devant la porte d'une chambre dont jusqu'alors la clef me manquait. Une chambre où j'avais toujours voulu pénétrer et où lui-même se mouvait pleinement à l'aise. Je me vis encouragé et stimulé : quelqu'un venait d'exprimer ce que j'avais toujours voulu dire sans savoir comment.

Si Tarkovski est pour moi le plus grand, c'est parce qu'il apporte au cinématographe – dans sa spécificité – un nouveau langage qui lui permet de saisir la vie comme apparence, la vie comme songe. »

En seulement sept longs métrages, Andreï Tarkovski aura été un acteur clé de la modernité cinématographique. Si Fellini ou Godard ont su fragmenter la narration, Tarkovski l'a pliée au temps, il en a fait du cinéma.

LE TEMPS EST BON AU FESTIVAL VIE SAUVAGE

Du 23 au 25 juin se déroulait la sixième édition du festival Vie Sauvage à Bourg-sur-Gironde. Maze vous fait revivre cette expérience riche en concerts et en rencontres.

Noémie Villard

Musique

Des journées bien remplies

Si le festival offre toujours un rythme cool, les événements s'enchaînent sans cesse au sein de la citadelle et dans tout le village. Au-delà des cours de yoga du matin, des brocantes et des matchs de foot, le soir venu DJ sets et concerts se succèdent sans temps mort, juste ce qu'il faut pour se ressourcer au bar ou à la cantine. Le collectif Kloudbox a rajouté son grain de sel en ponctuant le tout d'animations déjantées, comme tenter de battre le record du monde de la plus grande chenille avec les festivali·er·ère·s.

Plusieurs formes d'arts se sont croisées ce weekend là. Musique, danse, photographie et mode étaient présentes, sur scène ou sur les stands. Nous avons ainsi pu apprécier les chorégraphies des double champion·ne·s de France de Hip Hop, les Human's. Une fois leur impressionnante prestation finie, les DJs (du Black Bass Festival ou encore du Collectif L'Orangeade) ont pris la relève. À l'entrée du festival, le photographe Pierre Wetzel avait posé son labo photo. La particularité des clichés se niche dans le procédé photographique utilisé, celui du collodion humide. Cette technique vieille de plus de cent ans permet un rendu fort et unique.

Un cocon écolo

Vie Sauvage prend soin de vous : stands de massage, de maquillage et de couronnes de fleurs, tout y est pour se détendre et profiter de son weekend. Le cadre magnifique a aussi marqué festivaliers et artistes. Au bord de l'estuaire s'impose un certain bien-être lorsque le soleil décline sur les premiers concerts de la soirée. Quant à la nourriture et aux boissons, le festival met l'accent sur les produits locaux et de qualité. La bière bio et le Côte-de-Bourg coulent à flots, la cantine propose des plats variés à base de viande et de fruits de mer ou bien des plats végétariens. Les toilettes sont évidemment sèches. Mention spéciale pour l'installation des toilettes hommes : des bottes de foin dans lesquelles des entonnoirs ont été placés. Une fois le festival terminé, la botte de foin sert d'engrais pour la production locale.

Rencontres du troisième type

Les sauvageons et sauvageonnes forment une foule assez bigarrée. Nous avons pu croiser des chapeaux mexicains, des nymphes en couronnes de fleurs, des têtes pleines de paillettes... Parmi ces festivaliers, un en particulier a attiré l'attention. Un grand bonhomme au sourire amical, avec à la main une valise mystérieuse pleine de confettis et de pistolets à eau. Ce festivalier sympathique a mis en place un système de rencontres à l'ancienne. Les festivaliers laissaient leur numéro dans la mallette de l'amour, accompagné parfois d'un poème. Notre cupidon sauvage se chargeait de le redonner à quelqu'un au cours de la soirée. Bref, un Tinder plus humain, basé sur la générosité et les rencontres.

Des concerts mémorables

Les concerts à Vie Sauvage sont uniques, car ils offrent un panel d'artistes fraîchement découvert·e·s et très prometteu·r·se·s. Si certains groupes sont plus connus que d'autres, les petits nouveaux n'ont pas à pâlir. Vie Sauvage est sûrement un de ces rares festivals qui n'a pas de tête d'affiche monstrueuse, mais qui permet de découvrir la scène de demain. Les sauvageons et sauvageonnes forment à coup sûr le premier public de ces artistes montants. Le chanteur d'Otzeki a bien cerné la situation, en lançant en français aux festivaliers : « Bande de petits veinards ! »

Maze a eu l'occasion de discuter avec Polo & Pan ainsi que Bon Entendeur. Mais une attention particulière a été apportée à tous les concerts. Frànçois and The Atlas Mountains et Whomadewho pour le premier jour, Petit Fantôme, Otzeki, Charles X pour le deuxième, tous ces artistes ont offert des concerts de qualité, donnant tout de leur personne pour un public qui en redemandait. Bon Entendeur a clôturé le festival en beauté par un live qui mêlait la voix de Jean Reno et de Richard Bohringer avec des tubes comme Funkytown de Lipps Inc ou encore Marcia Baila des Rita Mitsouko. Le dernier titre passé par Bon Entendeur a conclu le week-end en beauté et avec simplicité. C'était Le temps est bon de Degiheugi.

Noémie Villard pour Maze Magazine



SEXTO OU DÉCLARATION D'AMOUR À ENVOYER ? DEMANDEZ LE GUIDE LITTÉRAIRE !

Hortense Raynal

Des inévitables Flaubert et Hugo jusqu'aux sulfureux Charles Bukowski et Choderlos de Laclos, en passant par les femmes de lettres trop peu reconnues Renée Vivien, Grisélidis Réal ou encore Gisèle d'Estoc et par des personnalités moins attendues telles que Marlon Brando ou Jacques Higelin, Les SMS des grands écrivains (et écrivaines, donc) nous enseigne l'art de la correspondance amoureuse.

Les sextos ont leurs raisons que la raison ne connait point. Sous-titré « Petit guide éprouvé de la correspondance amoureuse », Les SMS des grands écrivains peut donner des idées aux moins inspiré.e.s d'entre nous. Comment faire l'amour avec les mots ? La sulfureuse Helen Hessel (la femme qui a aimé Jules et Jim) et la surprenante Juliette Drouet (qui n'y allait pas par quatre chemins) sauront vous donner les réponses adéquates.

« Quand viens-tu coucher avec moi ? La question est un peu féroce n'est-ce pas ? Mais moi je n'y vais pas par quatre chemins, si j'ose m'exprimer ainsi et ce n'est qu'au lit que je me sens de force à lutter avec toi pour l'abondance et la richesse d'expression qui me manquent absolument chaussée et corsetée. »

Quand à l'art de la dispute, l'intraitable et ombrageuse Frida Khalo pourra vous expliquer comment mettre clairement les points sur les « i »... Les thèmes les plus romantiques sont aussi au rendez-vous, où les métaphores et la poésie ont la part belle si l'on en croit Robbe-Grillet. Tout y est.

« Que souffle ton souffle étoilé sur mes lèvres abîmées, qu'entre mes lèvres s'ouvre pour toi un abîme étoilé. Voie lactée infinie, si tu veux t'y noyer. »

Du sexe avec élégance

L'ouvrage est un exquis mélange entre langage contemporain et littérature du siècle dernier. Les auteurs et auteures les plus classiques surprennent par leur langage cru et sans détour... Le record de la répétition du mot « sexe » étant décerné à Paul Eluard, mais toujours avec élégance.

« Tout est beau en toi : tes yeux ; ta bouche, tes cheveux, tes seins, tes poils, tes fesses, ton sexe, tes jambes, ton sexe, tes mains qui ne lâchent plus ce qu'elles branlent, cet espace qui est entre tes cuisses, près de ton sexe, tes épaules. »

C'est cela, la puissance de ce livre : apprendre les fétichismes étonnants de Leopold von Sacher-Masoch, certes, mais sans vulgarité et toujours dans la délicatesse d'un érotisme maîtrisé. La beauté des Belles Lettres vient décrire les envies les plus organiques. Les illustrations de Kim Ellen étoffent et embellissent par ailleurs la lecture dans les tons rose, blanc et noir. Un livre qui dresse la carte du tendre de l'intimité des écrivain.e.s à lire devant son téléphone portable, ou, pourquoi pas, au creux de l'alcôve.

Ecrire et rire

L'humour est aussi au rendez-vous. Le lecteur et la lectrice ont le plaisir de lire une réécriture de Balavoine par Jean-Pierre Guéno en préface :

« Tous les cris les SMS / Partent dans les airs / Dans l'eau laissent une trace / Dont les écumes font la beauté / Pris sur leurs écrans de verre / Les messages luttent / Mais les ondes les ramènent / En pierres d'étoiles sur les rochers »

Iel peut trouver dans le sommaire : « Écrire le SMS parfait après la première nuit d'amour » et tout de suite après « Écrire ce même SMS mais après une première nuit ratée » ! DesLettres, la première maison d'édition spécialisée dans les correspondances, remet donc l'épistolaire au goût du jour avec élégance et humour dans Les SMS des grands écrivains. ■

Littérature

deslettres.fr



12

LE SEXTO À ENVOYER EN MILIEU D'APRÈS-MIDI

Qui aurait dit que Flaubert ou Anaïs Nin nous donneraient des conseils pour écrire des sextos ?
Le décalage temporel est énorme, et pourtant, nombre de tournures de phrases ou de formules pourraient être empruntées aux grands écrivains de notre histoire, qui, tous à leur époque, ont travaillé à cultiver le fantasme à distance.

L'usage du sexto devient à notre époque de plus en plus répandu. Il arrive même à remplacer les photos, les appels mais aussi les mots doux. Le format SMS oblige à être incisif(-ve) et percutant(e). En très peu de lignes, il s'agit de créer le fantasme, de le nourrir des plus beaux mots et de créer des promesses, qu'on les tienne ou non, qui fassent immédiatement monter la température de quelques degrés.

L'effet d'un sexto a d'autant plus d'effet lorsqu'il est envoyé à un moment inattendu de la journée. Alors osez la surprise et apprenez les nuances subtiles du SMS qui feront naître les plus beaux fantasmes.

Suivez nos quelques conseils avisés, et nous vous promettons que l'effet escompté dépassera vos espérances.

13

LES TUTOS PAR DES LETTRES | LE SEXTO À ENVOYER EN MILIEU D'APRÈS-MIDI

Surprenez-le/la

La leçon numéro 1 est de ne pas lésiner sur la surprise. Faites rougir votre destinataire dès l'ouverture du SMS. Pour les plus spontanés, prenez exemple sur **Juliette Drouet** qui tout en finesse, s'exprime sans ambages sur ses désirs :

« Quand viens-tu coucher avec moi ? La question est un peu féroce n'est-ce pas ? Mais moi je n'y vais pas par quatre chemins, si j'ose m'exprimer ainsi et ce n'est qu'au lit que je me sens de force à lutter avec toi pour l'abondance et la richesse d'expression qui me manquent absolument chaussée et corsetée. »

Pour ceux qui ont le moins froid aux yeux et qui se sentent plus téméraires et presque provocateurs, observez la façon avec laquelle **Henry Miller** s'adresse à Anais Nin dans une lettre grandiose :

« Viens vite et baise-moi. Jouis avec moi.
Serre tes jambes autour de moi. Réchauffe-moi. »

Donnez-lui des détails précis

Pour faire naître le désir, il s'agit de donner dans votre SMS des détails précis qui agiteront l'imagination et donneront des images fantasmatiques à votre destinataire. C'est dans cette étape peut-être que réside le secret de réussite de ce genre de message.

VISER LA LUNE, D'ANNE-FLEUR MULTON LES BONNES IDÉES FUSENT !

Hortense Raynal

C'est le premier roman d'Anne-Fleur Multon, journaliste chez Madmoizelle, et c'est un pari réussi. L'autrice construit un univers bien à elle et les 8/12 ans se régalent à coup sûr en lisant cet ouvrage qui détonne !



L'objet que l'on tient entre les mains lui-même est déjà agréable. En effet, cette nouvelle collection, « Allô sorcières », des éditions Poulpe fictions prend le parti d'une maquette haute en couleur, avec le portrait de l'autrice, de la dessinatrice, et des quatre héroïnes qui habille le livre. Les dessins de Diglee ornent les pages tout au long de l'histoire, ajoutant ainsi des moments de fraîcheur entre les lignes de texte. L'histoire concoctée par la sorcière Anne-Fleur Multon ne manque elle-même pas de fraîcheur… ni de piquant.

« On avait toutes treize ans et des brouettes, mais on ne se ressemblait pas vraiment »

Viser la lune, met en scène une histoire d'amitié qui permet de traiter des questions plus profondes. Itaï, Maria, Azza et Aliénor se rencontrent sur Twitter : cette amitié qui naît d'une prise de position anti-sexiste en dit déjà long sur les valeurs portées par le livre. Les quatre amies sont toutes des jeunes filles du même âge, mais sont toutes uniques, dépassant ainsi tous les clichés habituellement enseignés par la société. L'une est handballeuse et pâtissière, l'autre est geek et fait du maquillage un art, la troisième est photographe et a les cheveux roses, la dernière, l'héroïne principale, est une jeune fille très indépendante et bricoleuse qui s'intéresse de près aux fusées. Toutes sont des filles fortes et puissantes. Toutes sont des odes à la différence à elles seules. Toutes composent leur vie bien loin des diktats de beauté, des clichés soit-disant « féminins » et autres comportements de princesses. Pour notre plus grand plaisir.

Une écriture étincelante

Tout au long des quatorze chapitres, l'écriture éclatante de la talentueuse Anne-Fleur Multon ne cesse de nous surprendre. L'utilisation complète et assumée de l'écriture inclusive est un pur bonheur. Des ruptures de style – des mises en pages imitant la graphie de la twittosphère par exemple – rythment les péripéties des quatre héroïnes. Ces dernières luttent contre le sexisme, elles ont des rêves et sont pleines de vie. Ce roman pour jeune public parle sans détours des problématiques de la société de 2017 tout en saupoudrant d'humour ces quelques 168 pages. Telle une fusée parée au décollage, la lectrice ou le lecteur voyage au sein de la galaxie Multon, dans laquelle les bonnes idées fusent, avec entrain et ravissement. Des étoiles plein les yeux, iel attend impatiemment le tome 2. ■

ELECTIONS LOCALES AU NÉPAL UNE PREMIÈRE DEPUIS 20 ANS

Marie Raveau

Le 14 mai et le 28 juin derniers, les Népalais ont eu l'occasion de mettre leur bulletin dans l'urne. Une pratique disparue pendant 20 ans à cause de nombreux conflits internes.

Le Népal, pays d'Asie situé entre l'Inde et la Chine, retrouve aujourd'hui un nouveau souffle politique. Les citoyen·ne·s népalai·se·s ont regagné leur droit de vote pour la première fois depuis des années. Quel sera l'impact de ces élections sur l'essor du pays ? Le Népal a été meurtri par une décennie de guerres civiles (1996-2006). Elle a causé de nombreuses pertes pour ses habitant·e·s et a abouti à la chute de la monarchie hindoue pluriséculaire.

Cette année, les népalai·se·s participent, pour la première fois depuis longtemps, activement à la vie politique de leur pays. Par cause d'instabilité, le vote a dû se dérouler en deux phases. Les citoyen·ne·s de trois régions sur sept se sont déplacé·e·s aux urnes le 14 mai tandis que le reste a attendu le 28 juin. La Commission électorale a estimé la participation à 71% pour le premier tour et 73,4% au second. Trois principaux partis se sont opposés : les maoïstes (communistes), le Congrès népalais (centre droit) et les nationalistes du CPN-UML.

Une nouvelle constitution à l'origine du changement : victoire du CPN-ULM

Le 21 septembre 2015, une réforme est votée pour instaurer la république fédérale. Grâce à cette nouvelle constitution, les gouverneur·e·s loca·les·ux renforcent leurs pouvoirs notamment dans leurs dépenses. Avec une victoire dans 250 régions, c'est le CPN-ULM qui aura l'occasion d'envisager son programme dans la majorité du pays. Mais tous les Népalais ne cautionnent pas ce renouveau. La communauté Madhesi, qui réside dans les plaines du sud, s'oppose encore à la mise en place d'une nouvelle organisation politique. Représentant 20% des 28 millions d'habitant·e·s, elle remarque sa place minoritaire dans chacun des nouveaux états.

« Ce scrutin va-t-il raviver les tensions ethniques ou participer au contraire à la stabilisation institutionnelle ? » se demande Jean-Luc Racine, directeur de recherche au CNRS, et vice-président d'Asia Centre, interrogé par La Croix. Malgré tout, la plus grande circonscription électorale située à Katmandou a validé 878 candidatures au premier tour, ce qui montre la volonté des hommes et femmes politiques de s'engager. C'est sur un bulletin de vote de près d'un mètre qu'ont été inscrits les noms.

Des tensions internes ravivées par l'élection

Malgré ce renouveau pour les népalai·se·s, leur démocratie est encore fragile. A la fin de la guerre civile, les maoïstes avaient réussi à instaurer une démocratie grâce à un accord de paix. Avec toutes les instabilités politiques que le pays a connues, il pourra aussi vite replonger dans les conflits et la violence. Des tensions se sont ressenties dans le pays pendant le premier tour. Dans le district de Dolakha, au nord-ouest de la capitale, la police a ouvert le feu alors qu'un groupe d'hommes tentait d'attaquer un bureau de vote. Une bombe a été désamorcée le dimanche matin près du domicile d'un des candidats de Bhaktapur près de Katmandou. En tout, près de 231 000 membres des forces de l'ordre ont été mobilisés pour rendre les deux phases de vote les plus sûres possible, a rapporté l'AFP.

Malgré ce renouveau, la corruption n'a cessé d'augmenter. Elle risque de nuire au service public, qu'il s'agisse aussi bien de l'éducation, de la santé ou de l'administration. En termes de corruption, le pays arrive à la 131ème place sur 176 dans l'indice de perception de la corruption de Transparency International, parmi les pays les plus corrompus d'Asie du Sud.

A l'entre deux tours, le Parti Rastriya Janata-Nepal a appelé à une grève générale pour protester contre le second tour dans les différents districts de Tarai, rapporte le Katmandu Post. Le second tour s'est même vu repousser au 28 juin (initialement 14 juin).

Une démocratie en pleine construction

Mais rien n'est joué : le Nepali Congress, avec 211 des régions, est très proche de la victoire. A la suite des élections de 2017 suivront des élections provinciales puis nationales au plus tard en janvier 2018. Une réelle transition démocratique n'est pas envisageable suite à une seule élection.



NOUS

Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Thomas Dufraine

Pôle communication
Chloé Fougerais
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Marion Bothorel
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Diane Lestage, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Emma Henning, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Eloïse Bouré
Emma Henning
Johanne Lautridou
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Adam Garner | Adam Khemila | Agathe Hugel | Alice Monnery | Alicia Volturo | Alénice Legoux
Amélie Coispel | Angelina Paolini | Anthony Blanc | Antoine Bretecher | Arthur Martineaud
Astrig Agopian | Benoît Michäely | Camille Aujames | Camille Bluteau | Candice Motet-Debert
Caroline Fauvel | Cassandra Jopha | Cassandre Tarvic | Charles de Quillacq | Charlotte Gaire
Charlotte Jouhanneau | Chloé Fougerais | Clara Gabillet | Clémence Thiard | Clémence Turlotte
Cléo Schwindenhammer | Cécile Truy | Céline Quintin | Dearbhla O'Hanlon | Eloïse Bouré
Elsa Mahi | Eléonore Saumier | Emi Kaa | Emma Pellegrino | Emmanuelle Babilaere
Florent Norcereau | François Leclinche | Frédérique Veilleux-Patry | Garance Philippe
Guillaume André | Hortense Raynal | Julia Prioult | Julie Hay | Julie Vrignaud | Juliette Greff
Justine Madiot | Lara Baronowski | Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Lisha Pu | Louise Solal
Louise des Places | Louison Larbodie | Ludovic Hadjeras | Manon Vercouter | Marie Raveau
Marion Danzé | Mathieu Auduc | Mathieu Champalaune |Mathilde Musset | Mégane Bouron
Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Noa Coupey | Noé Cornuau | Noémie Villard | Oriane Dessaux
Paul De Ryck | Pauline Lammerant | Phane Montet | Romane Segui | Roxane Thébaud
Sarah Francesconi | Selma Borges | Sophie Rossignol | Vianney Loriquet | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer



LES RENCONTRES DE LA PHOTOGRAPHIE

EXPOSITIONS
3 JUILLET
— 24 SEPTEMBRE

RENCONTRES-ARLES.COM

MINISTÈRE DE L'EUROPE ET DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
MINISTÈRE DE LA CULTURE
DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES PACA
GOBIERNO DE COLOMBIA, INSTITUT FRANÇAIS
RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
CONSEIL DÉPARTEMENTAL DES BOUCHES-DU-RHÔNE
VILLE D'ARLES

PHOTOGRAPHIE (DÉTAIL) : KARLHEINZ WEINBERGER
AVEC L'AIMABLE AUTORISATION D'ESTHER WOERDEHOFF
DESIGN ABM STUDIO



CINE MED

39e

INFOS BILLETTERIE
www.cinemed.tm.fr















jean-marc barrier | poem